



T R A I T E  
DE LA CULTURE  
D E S  
O R A N G E R S.

P R E F A C E.

**P**ARMY les Jardiniers fleuristes dont le nombre est grand, & rempli de gens habiles, il s'en trouve assez souvent plusieurs, qui voulans en quelque façon prétendre, qu'il n'appartient qu'à eux seuls de se mêler d'Orangers, prétendent aussi faire accroire, que la culture de ces sortes d'Arbres est le véritable chef-d'œuvre du Jardinage, & sur ce fondement font de grands monstres de la préparation des terres, & de la recherche de tous les ingrédiens, qu'ils disent devoir entrer dans leur composition; ils n'en font pas moins sur l'encaissement, ou empotement, sur l'arrosement, sur l'entrée, sur la sortie, sur l'exposition, &c.

Il y en a même parmi eux, qui veulent encore porter le mystère plus loin: ils publient que la quantité d'especes d'Orangers est grande, & presque infinie, ils en nomment en effet un nombre, qui seroit capable de faire peur aux curieux, quel-

que véritable qu'il puisse être, si comme ils le disent, chaque espece demandoit absolument des sels particuliers, c'est à dire une culture particulière: cela s'appelleroit véritablement une Mer, sur laquelle presque personne n'oseroit s'embarquer, tant le voyage paroïtroit dangereux, & le naufrage inévitable.

Mais comme dans nos fruitiers & potagers, où le nombre des especes est bien plus grand, qu'il ne peut être parmy les Orangers, l'experience nous a appris, qu'une même culture à peu près sert pour toute sorte de fruits à pepin, une même pour toute sorte de fruits à noyau, une même pour toute sorte de verdure; cette experience nous a fait aussi présumer, qu'il ne faut qu'une même culture pour toute sorte d'Orangers: & en effet nous en avons des preuves entièrement convaincantes.

Je ne m'arrêteray donc point à tant & tant de difficultez, dont les uns, & les autres ont épouvanté grand nombre de nouveaux curieux, dans la passion qu'ils avoient pour les Orangers, passion, qui me paroît tres-raisonnable, & tres-bien fondée, parce qu'en effet dans tout le Jardinage il n'y a ny plantes, ny Arbres, qui donnent tant de plaisir, & en donnent si long-temps, n'y ayant jour de l'année que les Orangers ne puissent, & ne doivent avoir dequoy réjouir ceux qui les aiment, soit par la verdure de leur beau feuillage, soit par l'agrément de la figure qui leur convient, soit par l'abondance, & le parfum de leurs fleurs, soit enfin par la beauté, bonté, & durée de leurs fruits, &c. J'avouë, qu'on ne peut pas en être plus charmé que je le suis; aussi voulant favoriser l'inclination que je vois presque générale pour en avoir, je prens un troisième parti tout-à-fait contraire à la doctrine des Mysterieux, & cela pour dire, qu'après l'avoir amplement, & long-temps examiné, il ne me semble pas, que dans tout le Jardinage il y ait rien de si aisé que la culture des Orangers, soit pour les élever dans leurs premiers commencemens, soit pour les entretenir ensuite, & les conserver en bon état, quand une fois on les y a mis, n'y ayant que le seul rétablissement des malades qui soit en effet difficile, & fâcheux: & partant il me semble qu'on peut hardiment se mettre à avoir des Orangers, chacun selon ses moyens, & ses facultez, pourveu qu'on se soit muni d'un Jardinier qui soit sage, & d'une serre qui soit bonne: sans quoy j'ose dire, que personne absolument ne doit donner dans cette curiosité; car je suis persuadé, que le Jardinier Orangiste est entièrement coupable, soit par son ignorance grossière, soit par son inapplication, & sa paresse, soit par sa doctrine trop mystérieuse, si les Orangers sont en mauvais état, quand la serre n'y a point contribué; le défaut en proviendra sans doute ou de la mauvaise terre, dans laquelle on les aura mis, ou de la trop grande charge qu'on leur aura laissé à la tête, eu égard à la force du pied, ou de l'encaillement qui aura été defectueux, soit pour avoir été mal fait, soit pour n'avoir pas été fait dans le besoin, ou principalement du trop fréquent usage du feu & de l'eau, du feu en Hyver, dont il ne faut point du tout, & de l'eau en Eté dont il faut user tres-moderément.

J'expliqueray cy-après les conditions d'une bonne serre, mais ce ne sera qu'après avoir dit ce que je pense en général sur la facilité de la culture des Orangers; cette facilité de culture, que je publie, ne plaît pas à beaucoup de nos Docteurs Orangistes, & leur fait dire, que ceux qui la croient & qui la publient, ne la comprennent pas eux-mêmes; cependant sans me laisser décourager par de tels discours, je hazarde de dire icy mon sentiment sur cette matière.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la grande facilité qu'il y a dans la culture des Orangers.*

Pour établir la preuve du contenu en ce Chapitre, j'avance cinq grandes propositions, que je tiens indubitables. La première est que nous n'avons guère, ny Plantes, ny Arbres qui reprennent avec tant de facilité. La seconde, qu'il ny en a point qui s'accoutument si aisément de toutes sorte de nourriture. La troisième que ce sont les Arbres qui vivent le plus long-temps. La quatrième, qu'il n'y en a point qui soient sujets à moins d'infirmité : & enfin la cinquième, qu'il n'y en a point qui ayent si peu d'ennemis particuliers, que les Orangers.

Les Tons qui tuent les Fraisières par la racine, & les Chenilles qui les gâtent par la feuille; le Chancre qui les décole à fleur de terre; les Mulots, & les Moucheron qui détruisent les Artichaux; la gomme, les Fourmis, les Pucerons qui ruinent les Pêchers; les Tigres qui désolent les Poiriers; tous les accidens qui affligent les Melons, & ceux qui affligent toutes les Plantes Potagères; c'est ce qu'on peut appeler de véritables ennemis en fait de Jardinage, mais ennemis redoutables, ennemis invincibles, & par conséquent mille fois plus dangereux, que tout ce qui peut menacer les Orangers; cependant comme ils en ont aussi quelques-uns, car il n'est point de Plantes qui n'en ayent; je les examineray d'abord, & parleray en même temps des remèdes qu'on a pour les en défendre. Les ennemis particuliers des Orangers sont les Fourmis, les Punaises, les Perce-oreilles, &c. Mais le mal, que ces insectes peuvent faire, n'est pas mortel, il n'y a rien de plus aisé que de les garantir de leur guerre, & de leur insulte; car premièrement, pour ce qui est des Fourmis, qui quelques-fois se jettent en foule sur un Arbre, & rongent les feuilles; elles ne viennent communément aux Orangers, que parce qu'elles y sont amorcées par le couvain des punaises; ce couvain que tous les Orangistes connoissent assez, sans que j'en fasse une description plus particulière, ne paroît faire d'autre préjudice aux Orangers, si ce n'est de les rendre sales, hideux, mal propres par tout, & désagréables à voir, eux qui demandent principalement de la netteté, & de la propreté tant en leur bois, qu'en leurs feuilles; il provient donc de quelques mères Punaises qui volent, & qu'on ne connoît aussi que trop, tant par leur couleur verte, que par l'extrême puanteur, qui sort de leur corps, quand on les écrase; ces mères punaises font leur couvain en Automne, & de la même manière à-peu-près que les Vers à soye font le leur, elles le font particulièrement autour du bois maigre, & sur le dessous des feuilles sales, & confuses; on le prendroit au commencement pour des petites tâches de rouffeurs; or pour peu que d'abord il y en ait sur un Arbre, ce couvain venant à sentir les chaleurs de l'Été suivant, il croît, il s'étend, il s'enfle jusqu'à être de la grosseur & grandeur d'une lentille, & enfin il éclôt; ainsi le nombre des Punaises se multiplie, pour produire à l'Automne une quantité infinie d'autres couvains; mais comme ce couvain n'est ny errant, ny fugitif, ny volatile, il est visible & attaché, & par conséquent aisé à ôter; si bien que prenant soin de le nettoyer en quelque temps qu'on s'en apperçoive, & sur tout au

fortir de la terre, comme on le peut facilement, soit avec les doigts, soit avec une petite brosse, on sera aussi-tôt en seureté contre les Fourmis, car elles cessent d'attaquer les Orangers; tout aussi-tôt que les Punaïses en sont ôtées.

A l'égard des Perce-oreilles, qui sont de petits insectes, languets, rouffâtres, fort vifs dans leur marche, & qui venant, quelquesfois à s'adonner aux Orangers, en rongent les fleurs, & les feuilles, & en gâtent la principale beauté; la persécution est un peu plus fâcheuse, que celle dont nous venons de parler; mais outre qu'elle n'est pas mortelle, n'allant point jusqu'aux racines, & qu'elle arrive assez rarement, on a quelques expédiens assez bons pour sen défendre; le remede des cornets de papier, & des ongles d'animaux à pieds fourchus, est assez souverain; si bien que prenant soin de mettre plusieurs de ces cornets, ou de ces ongles en différens endroits de chaque Arbre, ces méchans petits insectes, qui ne font leur ravage que dans l'obscurité de la nuit, ne manquent pas de s'y aller cacher, dès que le jour paroît, ainsi visitant leur retraite de temps en temps, il est aisé de les y prendre, & de les écraser, & par ce moyen on vient à les détruire.

On a encore l'expédient des vases, soit de terre ou de bois, soit de plomb, ou de cuivre; leur figure est carrée, ou en façon d'assiette creuse, & on en fait de deux fortes; les uns sont pour mettre autour de chaque tige, & les autres pour mettre aux quatre pieds de chaque caisse; ceux qui sont destinez pour la tige, sont de deux pièces, qu'on recole, ou qu'on resoude aisément, quand ils sont en place, & qu'ils embrassent cette tige, sans y laisser aucun vuide entr'eux & cette tige, & après cela on les remplit d'eau; les autres sont tous d'une pièce, & on met au dedans de ces vases les pieds des caisses, ensuite on les remplit d'eau aussi bien que les premiers, & cela étant, les Perce-oreilles qui ne savent pas nager, ne hazardent guère de faire le trajet de l'eau contenuë dans telle sorte de vases; ainsi on empêche sûrement que ces Perce-oreilles ne parviennent jusqu'aux Orangers, & ne les désolent: les mêmes vases sont aussi un obstacle invincible contre les Fourmis, s'il s'en trouve d'assez opiniâtres pour venir à ces beaux Arbres, quoy qu'il ny ait plus de ce couvein, qui les amorce si puissamment.

Il y a bien plus, car il n'est pas seulement question de défendre les Orangers de ces méchans petits animaux, il peut encore leur arriver pendant qu'ils sont dehors, d'autres inconvéniens fort grands, & fort fâcheux, qui leur sont communs avec tous les autres fruitiers; ce sont de grands vents, une gelée blanche assez forte, & sur tout une grosse grêle &c. Mais outre qu'il est assez rare de voir arriver de tels malheurs; un Jardinier est grandement à plaindre, & nullement à condamner, quand il en est surpris, & particulièrement à l'égard de la gresle; c'est un mal qui se forme à nôtre insceu, & qui vient tout d'un coup acabler, si bien qu'il n'est pas possible de s'en garantir, quelque soin qu'on en puisse prendre; il faut donc être préparé à s'en consoler, en cas qu'il arrive.

A l'égard des vents qu'on a à craindre, comme ce ne sont d'ordinaire que ceux d'entre le Couchant, & le Midy, lesquels ne soufflent guère que dans les commencemens d'Automne, on a dû avoir cette précaution de placer les Orangers en lieu, où ils soient à l'abry de la fureur de ces vents; ce qui se peut aisément par le moyen de quelque maison, ou de quelque muraille, ou de quelque bois qui leur soit opposé, & où cependant les Orangers puissent au moins une partie du jour être veus des agréables rayons du Soleil.

Et

Et pour ce qui est des gelées, comme on ne sort guère les Orangers que vers la my-May, & qu'on les serre communément vers la my-Octobre; ce sont des temps, où pour lors on est apparemment hors du péril du mal, qu'elles pourroient faire, la saison de ces sortes de gelées printannières, lesquelles sont des suites d'Hyver, finissant d'ordinaire à la my-May, & le temps de celles qui annoncent son cruel retour, n'étant pas encore revenu à la my-Octobre; car pour certaines petites gelées blanches, qu'on voit quelquefois tant vers la my-May, que dans les premiers jours d'Octobre, elles ne sont pas suffisantes pour faire aucun tort considerable à des Orangers, qui se portent bien; véritablement les infirmes en peuvent souffrir, parce qu'ils sont incommodés de tout, mais ils n'en auroient nullement souffert, s'ils avoient été vigoureux; cela veut dire, s'ils avoient été habilement conduits.

Or puis que je suis persuadé, que la beauté, & la conservation des Arbres dont est question, dépend en premier lieu d'une bonne serre, si bien qu'on ne peut attendre que du déplaisir, quand on s'embarque à avoir des Orangers, sans commencer par une précaution si nécessaire; il s'ensuit donc que, devant que d'en venir à expliquer tout ce qui regarde leur culture, & leur conduite, la serre est la première chose, dont il faut icy parler, comme la première condition, dont il se faut assurer.

## CHAPITRE II.

### *Des conditions d'une bonne serre.*

Pour faire qu'une serre soit bonne, elle doit, ce me semble, avoir cinq conditions principales; qui sont premièrement d'être bien exposée; en second lieu, d'être bien percée, & munie cependant des secours nécessaires, pour pouvoir bien fermer ses ouvertures au besoin; en troisième lieu, que les murs en soient épais & bien construits; en quatrième lieu, elle doit être bien couverte; & enfin il faut que le sol n'en soit pas creux; examinons présentement chacune de ces conditions.

Pour ce qui est de la première condition, il n'y a personne qui ne convienne, que la meilleure de toutes les expositions est celle du Midy; en sorte que le Soleil donne dans cette serre depuis les neuf à dix heures du matin, jusqu'à ce qu'il se couche, ou qu'il soit prêt de se coucher; l'exposition du Levant, qui reçoit le Soleil depuis son lever jusqu'à Midy, ou un peu plus, est encore fort bonne; celle du Couchant, qui a le Soleil depuis midy jusqu'au soir, se peut souffrir, faute des deux autres; à l'égard de celle du Nord, elle est tres-dangereuse, & tres-mauvaise, ne voyant, que fort peu le Soleil, soit le matin, soit l'après-dîné.

La seconde condition d'une bonne serre, qui est d'être bien percée, demande que les portes, soient si bien faites, que les Orangers y puissent aisément passer, & que de plus les fenêtres soient grandes, tant en hauteur, qui doit être à peu près la même que celle du plancher à la réserve de l'apuy, lequel est d'ordinaire d'environ trois pieds, qu'en largeur, qui peut être de cinq à six pieds, afin que les ouvrant en Hyver chaque fois qu'il fait un beau Soleil, comme il est important de le faire, tous les Arbres en soient veus, & pour ainsi dire réjouis de l'aspect de ses rayons, & que si il y a quelque peu d'humidité au dedans, elle en soit ôtée par le moyen de

cette belle lueur, qui a le don de dessécher l'humidité: ces fenêtres doivent encore avoir par dedans un châssis de papier double, c'est à dire un châssis qui soit colé de papier des deux côtez de son épaisseur, & par dehors un châssis de verre; je conte pour fort peu de chose les contre-vents de bois, si les châssis dont je viens de parler nous manquent; ces contre-vents trompent beaucoup de curieux; ces châssis doivent être bien calfeutrez en Hyver, pour empêcher que l'air froid du dehors ne puisse par aucune ouverture pénétrer au dedans; car sans doute il est capable d'altérer l'air chaud, & temperé, qui étoit resté dans la serre depuis les beaux jours des saisons précédentes, & sans lequel les Orangers ne peuvent conserver leur embonpoint.

En troisième lieu, toutes les murailles de la serre, & sur tout celle qui regarde le Nord, doivent avoir été bien construites de bon moilon, & de bon mortier, soit à chaux & à sable, qui est sans contredit le meilleur, soit en plâtre qui n'est pas mauvais, pourveu que la muraille ait été faite avec tant de soin, qu'il n'y soit point resté de petits vuides entre les pierres: dans les lieux où la pierre n'est pas commune, elles doivent être faites, soit de bauge, c'est à dire de terre détrempée & mêlée de foin, de chaume, ou de paille, soit d'une double cloison de bois, avec tout plein de terre, ou de sable dans le milieu; de manière qu'enfin tout au moins tant les unes, que les autres de ces murailles ayent par tout une épaisseur d'environ deux pieds, ou deux pieds & demi; heureux ceux, qui outre cela ont encore du côté du Nord leur serre adossée, à quelqu'autre bâtiment, ou à quelque montagne bien sèche, ou même à quelque bois de haute futaye.

En quatrième lieu, comme le froid, & l'humidité peuvent aussi-bien pénétrer par la couverture, que par les côtez, le plancher d'enhaut doit être bien épais, & même pendant l'Hyver doit être couvert de foin, ou de paille, à moins qu'il ne serve de plancher à quelque logement habité, ou à quelque gallerie, dont les fenêtres soient tenues soigneusement closes durant le froid, ou à moins qu'il ne soit ceinturé fort matériellement, & couvert encore de beaucoup de terre, ou d'autre chose, comme nous venons de dire.

En cinquième lieu, le sol de la serre, laquelle ne sçauroit jamais être trop sèche, devroit, ce me semble, être un peu plus haut, ou au moins égal au rés de chauffée de dehors; mais sur toutes choses il ne doit être de guère plus bas, autrement la serre sera menacée de servir d'égoût aux eaux de dehors, & par conséquent menacée d'humidité, qui est un mal plus dangereux même, que le froid, attendu qu'il y a peu de remèdes contre celle-là, & qu'au moins il en est quelques uns contre celui-cy.

Ceux qui n'auront pas veu ce que j'ay dit cy-dessus contre le feu, qu'on fait quelquefois dans les serres, croiront d'abord, que parlant icy d'un remède contre le froid, cela se doit entendre du feu de charbon, qu'on peut faire en plusieurs endroits de la serre; mais à Dieu ne plaise que ce soit jamais mon avis, puisqu'au contraire je suis fort persuadé, & même convaincu, que telle chaleur de feu n'est pas moins nuisible aux Orangers, que le froid & l'humidité le leur peuvent être, ainsi que j'espère le prouver.

Après avoir parlé de la hauteur du sol de la serre, reste à dire, qu'il peut être ou de terre endurcie, ou de salpêtre batu, ou d'une aire de plâtre, ou d'un plancher de

de bois, &c. celui-cy seroit meilleur de tous.

De ce que nous avons dit pour la hauteur du sol de chaque ferre; il s'ensuit que les caves sont tres-dangereuses, & souvent mortelles, tant aux Orangers, Citronniers, Jassemins, Mirthes, &c. que généralement à tous les Arbrisseaux encaissez, ou empotez, qu'on y ferre, parce que les lieux bas, & creux sont d'ordinaire humides, & hors de la portée des rayons du Soleil, sans lesquels rayons la ferre ne peut jamais être bien conditionnée.

A l'égard de la profondeur de la ferre, c'est à dire de la longueur, ou de la largeur en dedans, il seroit à souhaiter qu'elle ne fust pour l'ordinaire que d'environ quatre toises, mais cependant elle peut fort bien être de cinq, à six, ou même d'un peu plus; la ferre n'en sera guère moins bonne, pourveu que d'ailleurs elle soit bien haute, & bien sèche, & que le froid, non plus que l'umidité ne la puissent pas pénétrer; ce ne sont pas les rayons du Soleil donnans immédiatement sur les feuilles d'Orangers, qui leur sont essentiellement salutaires, puisque rarement donnent-ils sur la plûpart de celles qui sont dans le milieu de la tête, quelque bien exposée que soit cette tête: mais ce sont les rayons du Soleil donnans dans la capacité d'une telle ferre, qui empêchent que l'humidité ne s'y forme, & par consequent n'y fasse aucun préjudice; Après avoir établi en général, que supposé qu'on ait une bonne ferre, il est facile d'avoir de beaux Orangers, il faut présentement expliquer en détail ce que je pense de leur culture.

### CHAPITRE III.

#### *Des différentes parties qui regardent la culture des Orangers.*

Pour en parler le plus clairement qu'il me sera possible, il me semble qu'il faut examiner cinq principaux Articles, dont l'intelligence est pour les nouveaux curieux, que je veux instruire, c'est à dire pour ceux, qui n'ont aucune connoissance de cette matière, & la veulent acquerir.

Le premier Article qui est tres-important, & doit défabuser de grands scrupules, regarde la composition de la terre, ou terreau qui est propre pour la nourriture des Orangers qu'on met ou en caisse, ou en pot.

Le second Article regarde la manière de les élever de semence; & ensuite de les greffer, & regarde sur tout la première chose qu'il faut faire aux Orangers gros, ou menus, quand les ayant nouvellement venus du pays, soit qu'ils soient tous dépoüillés, & sans mote, c'est à dire comme d'autres Arbres fruitiers, soit qu'ils aient des feuilles avec une mote, & quand, dis-je, les ayant en cet état on les veut mettre en pot, ou en caisse.

Le troisième regarde la grandeur & la façon des caisses, dont on se sert pour cela; il regarde aussi l'operation, qui est à faire à la mote, & aux racines de ceux qu'on rencaisse de nouveau, & la manière de faire les rencaissemens, deux points principaux & essentiels pour nôtre culture; enfin il regarde l'usage & la manière des arrosemens.

Le quatrième regarde ce qui est à faire à la tête de ces Orangers, soit pour rétablir

blir ceux qui ont été long-temps négligez, ou mal conduits, ou ceux, qui ont été gâtez par la gelée, ou par les humiditez d'Hyver, soit pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux & agréables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux : en sorte qu'il ne leur arrive point de se dépoüiller.

Le cinquième article doit expliquer la situation nécessaire aux lieux, où on met les Orangers au sortir de la serre, & doit marquer ce que tout le monde sçait assez, c'est à dire le temps qu'il les faut serrer, & celui qu'il les faut sortir ; il marque aussi ce qui est à faire pendant six ou sept mois que les Arbres sont serrés, surquoy particulièrement je diray ce que je pense à l'égard du feu, que beaucoup de gens font dans leurs serres.

#### CHAPITRE IV.

*De la composition des terres propres à encaisser des Orangers, Citronniers, &c.*

Comme les Orangers, & Citronniers sont à nôtre égard des Arbres étrangers, si bien que, pour ainsi dire, ils ne viennent que par artifice dans les climats sujets à de grands Hyvers, comme celui de l'Isle de France, & autres un peu Septentrionaux, au lieu qu'ils viennent naturellement, & aisément dans les pays chauds; cette considération a fait qu'on s'est allé imaginer, que ce pouvoit être en partie la faute de la terre qu'on y a, aussi bien que la faute de l'air qu'on y respire, qui faisoit, que ces Arbres souffroient icy quelques incommoditez; d'où vient que sur cela chaque Jardinier se fait un grand mystere de quelque composition particulière de terres, & c'est une matière où les opinions paroissent tres différentes, & fort partagées.

Les uns font consister l'importance de la composition, tant à la pluralité des ingrédients, & sur tout s'ils sont difficiles à trouver, qu'à la dose de chacun; les autres la font consister à remuër tres-souvent ces terres ainsi mélangées; en sorte que sans ce remuëment ils croient le reste inutile; il y en a qui donnent principalement à l'antiquité de la composition; ceux-cy voulans que les plus vieilles faites soient les meilleures, comme les autres veulent que ce soit les plus remuées; la plupart enfin ne font cas que des matières légères pour leur composition, sçavoir de poudrette, de marc de vin, de terreau, de vieille couche, &c.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail des manières de chaque Orangiste; il est tres-certain, qu'il n'y en a point qui ne prétende avoir quelque secret particulier, & inconnu à tous les autres: si bien que pour rien du monde il n'en voudroit faire part à personne.

Je veux bien suposer qu'ils ont tous lieu d'être satisfaits de leur façon de faire; ainsi ce n'est pas à moy à y trouver à redire; & en effet on ne m'a jamais vû condamner personne sur cela; cependant comme je croy avoir choisi une manière simple & aisée, qui me paroît tres-conforme & à l'ordre général de la végétation, & à la nature particulière des Arbres dont est question, je la veux expliquer à tous les curieux, & leur faire entendre, comme quoy depuis long temps je m'en

fets



fers tres-heureusement: il y a aussi beaucoup d'honnêtes gens, qui pour leurs Orangers ont trouvé bon de suivre en cela ma methode, & qui ensuite ne manquent pas d'en rendre de bons témoignages.

Mais devant que d'en venir à cette explication, je croy pouvoir dire encore une fois, que tout ce que la terre nous produit, soit plantes, soit Arbres, il n'y en a point, qui en fait de leur culture paroisse, pour ainsi dire, d'une complexion, ou d'une constitution plus aisée, & plus accommodante que les Orangers & les Citronniers: les différentes manières, dont ils sont gouvernés en differens endroits, le justifient assez visiblement; on peut, ce semble, à cet égard les comparer à de jeunes gens, qui sont bien sains, & bien vigoureux, mais qui en même temps sont abandonnés au dérèglement, & à la débauche; la vigueur de la jeunesse dans la plupart repare & rétablit tous les désordres d'une vie déréglée, mais ce n'est que pendant un certain temps, comme si le corps d'un jeune homme s'accoutumoit à ce qui enfin le doit absolument détruire, ou qui au moins doit altérer ce qu'il a de robuste, & de bien composé: ainsi nos Orangers sont d'un naturel extraordinairement vivace & vigoureux, si bien que par là ils réparent & rétablissent facilement tout ce qu'une nourriture, qui est peu conforme à leur espece, seroit capable d'y gâter & de corrompre; en effet il n'en est pas de ces Arbres-là comme de certains végétaux, dont les uns ne peuvent absolument vivre que dans une terre sèche & légère les autres dans une terre humide & grasse; les Orangers vivent dans l'une & dans l'autre; mais véritablement ils réussissent mieux dans l'une que dans l'autre.

Ce que j'ay crû être singulièrement à observer pour la culture des Orangers qui, comme nous avons dit, sont pour nos climats des Arbres étrangers, a été de bien regarder, qu'elle est à peu près la terre, dans laquelle on les voit naturellement bien venans, & d'essayer de leur en donner icy une, qui paroisse en aprocher; dans cette recherche j'ay trouvé que c'est dans des terres fortes, grasses, ou lourdes, que communément la nature les fait venir beaux, grands, & parfaits, & de là j'ay conclu, qu'il étoit à propos que l'art qui doit toujours imiter cette nature, leur préparast une terre, qui fust pareillement grasse, & lourde; mais comme ces Arbres étans en caisse, cette terre grasse & lourde, qui les y doit nourrir, & qui n'y reçoit aucun secours de son voisinage, seroit sujette à sécher, & à s'endurcir, & pour ainsi dire à se pétrifier, de manière que, comme si cette terre étoit inutile à la végétation, les racines ne scauroient s'y étendre, à moins qu'on ne leur donne quelques secours, il s'ensuit qu'il faut être soigneux non seulement de luy aider par les arrossemens, mais aussi de faire en sorte que l'eau de ces arrossemens la puisse aisément pénétrer par tout; j'ay donc crû qu'il falloit trouver un moyen pour faire que cette terre fût aussi bien meuble par nôtre industrie, qu'elle est lourde de sa nature.

On m'objeete d'abord à l'égard de cette terre lourde & matérielle, dont je fais cas, que le Soleil, qui ne nous voit qu'obliquement, ne peut pas faire icy sur elle les mêmes effets, qu'il fait sur celle des climats, où ses rayons portent plus directement, & voilà l'objection la plus ordinaire, que nos Orangistes me font; à quoy j'ay à répondre premièrement, que comme tout le monde voit, & comme l'expérience le confirme, la chaleur que nous avons icy pendant les quatre, ou cinq mois que les Orangers sont dehors, est assez grande pour les pouvoit faire vi-

vre tres-long-temps, & même avec beaucoup de vigueur; en second lieu, que la terre des caiffes étant en l'air, & par conséquent veüe de tous côtez par le Soleil, elle reçoit les impressions de sa chaleur presque aussi facilement que celle, qui étant en plein champ n'en est veüe que du côté de la superficie; & enfin que la terre étant meuble, aussi bien qu'elle est lourde, elle est par ce moyen-là renduë convenable à l'action des racines, & à la pénétration de l'eau; à plus forte raison est-elle renduë facile pour recevoir toute l'impression de la chaleur dont elle a besoin; si bien que même telle qu'elle est par nôtre art, elle pourroit en recevoir trop dans les pays plus chauds.

Sur le fondement d'un tel raisonnement en quelque pays que je me trouve, je cherche de la meilleure terre naturelle & commune, & de la moins pierreuse, qui soit dans le voisinage, c'est à dire de la terre assez lourde, & assez solide, non pas de celle, qu'on appelle terre glaize, que je regarde comme morte, mais de celle, où toute sorte de plantes paroissent venir naturellement fort bien; je n'ay pas de grands égards à sa couleur, quoy que d'ordinaire pour le plaisir de la veüe la noire soit la plus agreable, & la plus aprouvée; je prends, par exemple, de la terre à Che-nevière & à bon Bled, de la terre de pré, de la terre de grand chemin, quand il est en bon fond, ou qu'étant dans une situation basse, il sert d'égoût à quelque bon fond plus élevé; je prens de cette terre, autant que je puis en avoir besoin & sans me mettre en peine de prendre celle de dessus, quoy que dans la vérité elle soit bonne, & que d'ordinaire ce soit la plus estimée par beaucoup de gens, j'affecte plutôt de prendre celle qui est au dessous, pourveu qu'elle me paroisse de la même qualité de celle de dessus; je cherche toujourns la plus neuve, c'est à dire, celle qui peut-être n'aura jamais été éclairée du Soleil, & qui par conséquent n'aura encore servi à la nourriture d'aucune plante; si bien que, non seulement il est à présumer qu'elle a encore tout le premier sel, qui luy a été donné dans la création du monde; mais qu'elle a de plus une grande partie de celui, qui luy est venu des terres supérieures, auxquelles elle a servi d'égoût.

Ensuite je cherche dans les Bergeries du crotin de Mouton sec, & à peu près réduit en poudre; il est peu de pays où il ne s'en trouve, ou faute de cela je cherche d'ancien fumier de ces Moutons réduit en terreau; je n'estime pas, qu'il y ait rien de meilleur, & de plus souverain pour les Arbres dont est question; mais si malheureusement je n'en puis recouvrer, je me sers, ou de terreau de feuilles d'Arbres bien pourries, ou de terreau de vieille couche, qui n'a pas été extraordinairement arrosée, sans me servir jamais de marc de vin par les raisons, que je diray cy-aprés.

Et comme mon intention, ainsi que j'ay dit cy-devant, est que la terre que je veux préparer, soit lourde, & meuble, afin que d'un côté étant lourde, & matérielle, il s'y puisse faire de grosses racines plus sûrement, qu'il ne s'en fait dans une terre légère, & que d'ailleurs étant meuble l'eau des arrosemens, & la chaleur du Soleil la pénètre plus aisément qu'elle ne feroit, si elle étoit absolument lourde, & grossière; après avoir regardé à-peu près, combien j'ay d'Arbres à encaiffer; je fais ma composition, de manière que de cette bonne terre naturelle, qui s'est trouvée dans le voisinage, il y en entre au moins de quoy faire la moitié, & voilà ce qui donne la pesanteur que je croy nécessaire; à l'égard de l'autre moitié de la composition, je la fais particulièrement de crotin de Mouton réduit en poudre, si

j'en ay suffisamment, ou celuy-cy me manquant entièrement j'ay recours aux autres ingrédiens cy-devant marquez, c'est à dire au terreau de vieille couche, & au fumier de feuilles pourries, & tout cela par portions à peu près égales, pour faire la moitié de ma composition; voilà ce qui fait la légèreté que j'y souhaite: je fais ce mélange le jour même que je m'en dois servir, si je n'ay pû le faire quelques jours auparavant, n'estimant pas qu'il soit nécessaire de l'avoir fait beaucoup plutôt.

Et ce qui me persuade est en premier lieu, que constamment chaque partie de terre a en soy son sel particulier pour l'usage de la végétation; en second lieu, que constamment aussi un grain de terre n'entre point dans un autre grain, encore moins dans le corps des racines, ainsi c'est seulement l'eau ordinaire, qui baignant toute cette terre imprégnée, pour ainsi dire, du sel de chaque partie, en prend plus ou moins, selon que la terre en a plus ou moins; si bien que telle eau étant ainsi pénétrée, ou assaisonnée du sel de ces bonnes terres, c'est elle seule, qui, comme nous avons dit en tant d'endroits, sert aux racines, pour en former leur nourriture ou leur seve; surquoy nous avons à dire que cette seve se trouve d'autant meilleure que les terres, où l'eau aura passé, auront été plus fécondes, & sur tout moins lavées.

Or cela étant il s'ensuit, que l'ancienneté de composition, non plus que les fréquens remuëmens n'y font rien, pour rendre cette composition meilleure; au contraire il semble, qu'il seroit à souhaiter, que cette composition étant une fois faite, & les terres mises en un tas, elles fussent à couvert des pluies, de peur que les eaux en passant au travers, & s'écoulant plus loin, elles n'en tirassent une partie de ce qui est de meilleur, & le répandissent inutilement sur les côtez, ou au dessous de la masse.

Et afin de faire cette composition avec plus de vitesse & de facilité, & même avec plus de justesse, après avoir fait mettre par tas assez près les uns des autres tout ce qui doit y entrer, je prends autant de gens qu'il doit y avoir de differens ingrédiens dans la composition, je les mets avec des péles, ou bêches tout auprès de chaque tas, & ordonne à chacun de jeter également, & pêle-mêle dans un lieu voisin, & séparé une quantité égale de la matière, qui fait le tas, auprès duquel je l'ay posté; ensorte que par exemple, si je n'ay qu'un tas de bonne terre, & un tas de crotin de mouton, il ne me faut que deux hommes, qui jetteront également chacun de leur tas dans le nouveau tas, qui est à faire; & si avec le tas de bonnes terres, j'ay deux, ou trois autres tas des autres ingrédiens cy-dessus proposez, je mettray autant d'Ouvriers auprès du seul tas de bonne terre, qu'il y en aura tout ensemble auprès de tous les autres tas, & ainsi en même temps qu'il sortira une pèlerée de matière de chacun de ces deux, ou trois tas séparés, il en sortira aussi en même temps deux, ou trois du seul tas de la bonne terre; ainsi ma composition se trouve tout d'un coup faite, & parfaite, sans qu'il soit besoin de perdre du temps, & faire un plus grand mélange, ou remuëment des ingrédiens, qu'on y aura mis.

De ce que je viens de dire, il paroît que je ne me soucie pas de chercher ni de vieilles terres d'égoût, ni de vieilles bouës sèches, & consommées, ny de cureures de Marez, ou de fossez, ny de fumier de pigeon, &c. tant parce que je puis fort bien m'en passer, quand j'ay les autres matières dont je me sers, & qui ne me font pas de peine à recouvrer, ( la facilité en Agriculture ayant pour moy des charmes

infinis ( que principalement parce que je les estime beaucoup mieux ; si bien que je ne me fers des autres qu'au defaut de celles-cy , c'est à dire à la dernière extrémité.

Il paroît encore , que je ne plante pas dans du terreau tout pur , encore moins dans la poudrete toute pure , comme font quelques Jardiniers ; il est bien vray que les Orangers poussent assez bien dans cette poudrette pendant un an , ou deux ; mais il est vray aussi qu'ils n'y font aucune mote ; ainsi ils sont tres-difficiles à changer de caisse , & dans ce changement courent toujourns risque de demeurer sans aucune vieille terre autour des racines , & par conséquent sont sujets à ne rien faire l'année du rencaissement , & à se dépouiller l'année d'après ; au lieu que ceux qui ont été encaiffés dans les terres , dont je me fers , font une tres-belle , & bonne mote , de laquelle en rencaiffant , on peut , comme on doit , retrancher une grande partie , en sorte que tant les vieilles racines , que la vieille terre soient notablement diminuées , sans que l'Arbre coure aucun risque de se dépouiller , mais qu'au contraire il devienne plus vigoureux , & plus beau , & commence dès l'année même à faire beaucoup des jets nouveaux.

Il paroît aussi , que je fais peu de cas du marc de vin , & cela premièrement parce que l'eau qui auroit le goût , & la qualité de vin , comme en effet si ce marc contenoit encore quelque sorte d'humeur , cette eau qui le laveroit , seroit capable de le prendre , parce que , dis-je , cette eau ayant le goût , & la qualité du vin , non seulement n'est pas bonne pour aucunes Plantes , mais que même elle leur est pernicieuse ; En second lieu , parce que ce marc n'étant en effet composé que de trois choses , qui ne contiennent plus aucun suc , sçavoir de pepin , d'écorce de raisin , & de rape , il ne peut fournir aucun secours pour la végétation : car d'un côté le pepin demeure d'ordinaire dur comme de petites pierres , si bien qu'il ne pourrit presque point , pour se réduire en terre ; & de l'autre côté l'écorce , & la rape , ayant été extrêmement pressurées dans le pressoir , il ne leur reste plus rien qui puisse aider à la nourriture.

Ce que nous connoissons en ce que l'eau , dans laquelle a trempé long temps du marc de vin , ne paroît pas au goût en avoir emprunté quoy que ce soit ; au lieu que l'eau , qui a lavé du fumier de mouton , ou du terreau de vieille couche , &c. paroît en avoir emprunté quelque chose d'extraordinaire soit par son acreté , soit par son goût.

Et enfin quelque soin que j'en aye pû prendre , je n'ay jamais pû remarquer , que le marc de vin servist d'engrais aux terres ; il sert au contraire à les rendre seulement plus légères , sans leur donner aucune autre bonne qualité , & c'est particulièrement ce que j'évite pour les terres d'Orangers , dans lesquelles , outre que je ne veux pas une grande légéreté , je veux sur tout , que ce qui leur en doit autant donner , qu'elles en ont besoin , ait encore en soy quelque chose d'utile , & même de souverain pour la nourriture des Plantes : joint que si le marc de vin étoit nécessaire aux Orangers , que pourroient faire , ou plutôt qu'auroient fait ceux qui en ont , & qui se trouvent dans des Pays , où les Vignobles ne réussissent pas.

J'ajouteray icy que pour ce qui est des climats froids , & humides , & même pour les autres lieux , où la terre est trop forte , & approche trop près de la nature de la glaise , il faut que dans la terre des Orangers il entre un peu plus de crotin de mouton , ou de ces autres matières , qui sont légères , & par conséquent faciles à échauffer.

fer, ce que nous ne faisons pas, soit dans les climats chauds, ou au moins temperez, soit dans les bonnes terres des autres Pays; ainsi en telles occasions cela pourroit bien aller jusqu'aux deux tiers de ce crotin; j'ajouteray enfin que cette dernière composition de terre peut être bonne pour tout ce qu'on peut élever d'autres Plantes soit en pot, soit en caisse.

## CHAPITRE V.

*De la manière d'élever les Orangers de pepin, & ensuite de la manière de les greffer, de la première culture qui est à faire à ceux qu'on nous apporte tout de nouveau des Pays où ils viennent aisément, & sans artifice, soit qu'on les ait aportés tous dépouillez, & sans mote, soit qu'on les ait aportés en mote, & avec quelques feuilles.*

**A**L'Egard du premier article nous avons à dire que, quoy qu'il soit vray qu'en certains climats les branches d'Orangers, & sur tout celles de balotin reprennent de bouture, ou de marcote, aussi facilement, que font icy les Groseilliers, Figuiers, Coignassiers, &c. Cependant en ce Pays icy, où nous n'avons pas cette facilité, on n'éleve d'ordinaire les Orangers que de pepin, c'est à dire de la graine qui se trouve dans les Oranges bien meures, & même pourries; c'est au mois de Mars qu'on en met dans des vases, ou dans des caisses pleines de terreau, soit de Mouton, soit de vieille couche, autant qu'on trouve à propos d'en semer, & là on les met deux, ou trois doigts avant dans ce terreau, soit par rayon, soit dans des trous séparés d'environ deux pouces; on les met ainsi assez près les uns des autres, ne pouvant juger s'il en levera beaucoup, mais toujours ayant intention de les éplucher, pour en ôter une partie, s'il en leve trop, & pour faire par ce moyen, que ceux qu'on laisse, profitent davantage, & en moins de temps.

Quand on veut ainsi semer, on choisit pour cela de bonnes especes d'Orangers, & principalement des Bigarades; de cela il en vient des sauvageons, qui au bout de deux ans sont bons à être replantés séparément pour devenir plus gros & plus grands, & au bout de cinq, ou six ans, quand on a pris soin de les bien cultiver soit par de fréquents petits labours, soit par les arrosemens ordinaires, soit en les élaguant proprement, &c. ils deviennent assez grands, & assez forts pour pouvoir être greffés.

On en greffe de deux façons, la première, & la plus ordinaire est de les greffer en Ecuillon à l'œil dormant dans les mois de Juillet, Aoust, & Septembre; ces sortes de greffes se font de la même façon, qu'aux autres Arbres fruitiers, & toujours autant que faire se peut, tout auprès de la superficie de la terre, afin de faire des Arbres bien droits sur le jet, qui doit sortir de cet Ecuillon. La seconde manière de greffer les Orangers est ce qu'on appelle en aproche, & cela se fait dans le mois de May, mais pour telle manière de greffer, il faut que le sauvageon soit assez gros, parce qu'il le faut couper en tête, & y faire une incision, ou entaille, ou même quelque fois une fente, afin d'y pouvoir appliquer, ou en aprocher la branche de l'Oranger, dont on veut avoir de l'espece par le moyen de la greffe, & pour lors il faut couper un peu de l'écorce, & du bois des deux côtes de cette branche, & en-

suïte il la faut insérer, ou faire entrer bien proprement dans le milieu de l'entaille, enveloper l'un & l'autre, premièrement de cire, ou de terre glaise, & en second lieu d'un peu de linge, & enfin lier le tout ensemble assez ferme, pour pouvoit résister à l'effort des vents, jusqu'à-ce qu'enfin vers le mois d'Aoust voyant la greffe prise, ce qui paroît en ce qu'elle pousse assez vigoureusement, on sépare ce sauvageon greffé d'avec l'Arbre, qui avoit été aproché, ce qui se fait en sciant, ou coupant la branche aprochée immédiatement au dessous de l'endroit, ou s'étoit faite l'aproche.

On élève des Citronniers de la même manière, que je viens d'expliquer pour les Orangers, & on greffe indifferemment les Orangers sur les Citronniers, & Orangers, aussi-bien qu'on greffe les Citronniers sur les Orangers, & Citronniers; mais il est certain, que les Orangers réussissent mieux sur les sauvageons d'Orangers, que sur les Citronniers, & Balotins.

Il n'est pas difficile de démêler les Orangers, & Citronniers les uns d'avec les autres, car les Citronniers, & Balotins ont l'écorce jaunâtre, & les Orangers l'ont griseâtre; outre que les feuilles d'Orangers sont accompagnées d'un petit cœur auprès de la queue, ce que les Citronniers n'ont pas; les Orangers greffez sur des sauvageons de leurs especes poussent d'ordinaire plus vigoureusement, & sont moins sujets à se dépouïller, que ceux qui ont été greffez sur des Citronniers, ou Balotins.

Icy aux environs de Paris nous n'avancions guère de semer de ces pepins, ni de les greffer, il n'y a qu'un peu de curiosité qui puisse engager à l'éprouver.

Les Marchands Genoïis nous peuvent aisément soulager de cette peine, en ce qu'ils la prennent en leur Pays avec un succès facile, & heureux tant pour leur profit, que pour nôtre satisfaction; tous les ans ils nous amènent icy dans les mois de Février, Mars, Avril, May une grande quantité d'Orangers, & Citronniers assez forts, & assez grands, & les donnent à un prix fort raisonnable tant ceux qui viennent sans mote, que ceux qui viennent bien enmotez.

Il est particulièrement question, soit les uns, soit les autres, de les acheter bien conditionnez, tant pour la tige qui doit être droite, saine, sans écorchure, & d'une bonne hauteur, c'est à dire depuis un pied & demy, ou deux pieds, jusqu'à trois, ou quatre, &c. que pour les racines, en sorte que ces Orangers soient aussi sains, que si on venoit de les arracher de la terre, où ils ont été élevés; & pour cela il faut que sur les chemins à venir de Genes à Paris ils n'y aient souffert ny du grand froid, ny d'une trop longue sécheresse, ny de trop d'humidité; un seul de ces trois défauts peut les avoir entièrement gâtez, & par consequent les faire rebuter; or on connoît s'ils sont défectueux, en coupant, ou écorchant un peu tant de la tige, & des branches que des racines; les unes, & les autres doivent avoir l'écorce un peu ferme, & d'un verd jaunâtre, il faut aussi que cette écorce se détache un peu du bois, qui doit paroître un peu humide, & comme huyleux, la seve qui s'y doit être conservée, faisant ce bon effet: Que si cette écorce est tres-mole, ou comme pourrie, & en bouillie, ou si même elle est tres-dure, & sèche; en l'un, & l'autre cas ce sont marques assurées de mort, & pour lors d'ordinaire le bois au dessous de l'écorce paroît noirâtre, & marbré, & par consequent les Arbres ne sont bons qu'à jettér au feu.

A l'égard de ceux qui sont venus sans mote, & qui cependant ont les bonnes marques, il y a à travailler tant à leur tête qu'à leurs racines; à leur tête c'est à dire à leurs

à leurs

à leurs branches, qui sont d'ordinaire toutes dépoüillées de leurs feuilles; il les faut extrêmement racourcir, & les disposer, en veüe que de leurs extrémités il en puisse vray-semblablement sortir de nouveaux jets qui soient capables de former une belle tête, c'est à dire une tête qui soit ronde, & pleine, ainsi que nous l'expliquerons plus amplement cy après: A l'égard de leurs racines on prendra soin de leur éplucher tres-bien le chevelu, qui d'ordinaire se trouve sec; on prendra aussi soin de leur racourcir les racines pour ne laisser aux plus grosses qu'une longueur de quatre à cinq pouces, & aux plus petites à proportion: on ôtera les endroits gâtez, ou écorchez, & ensuite on mettra tremper tout le pied, cinq ou six heures au moins dans de l'eau ordinaire; après quoy on les plantera dans de petits mannequins, ou dans de petites caisses, ou dans des vases, qu'on aura remplis d'un terreau un peu plus léger que celui, que je viens de composer pour les Orangers, qu'on a de longue main, & qui ont une mote; en sorte que pour ce premier plant, il n'y ait tout au plus dans la composition du terreau que le quart de grosse terre, tout le reste étant des ingrédients cy-dessus marqués.

Cela fait, on met ces caisses, ces mannequins, ou ces vases dans des couches fort médiocrement chaudes, & faites en lieu, où le Soleil ne donne que peu, ou bien si on les met en lieu où le Soleil donne beaucoup, & où par conséquent il puisse incommoder ce nouveau plant, c'est à dire l'altérer, & dessécher pendant les premiers mois; en ce cas là, on couvre cette couche, soit avec des paillassons, soit avec des toiles pendant les grandes chaleurs d'Été, pour les découvrir dans les temps sombres, & pluvieux; on prend cependant soin de les arroser honnêtement, c'est à dire médiocrement, & de temps en temps, en sorte que la terre demeure toujours un peu humide; & on prend soin aussi, que la terre de telle caisse, &c. conserve toujours un peu de chaleur; bien entendu que pour peu qu'il y en ait, il y en aura suffisamment, & même il vaut beaucoup mieux qu'il n'y en ait point du tout, que d'y en avoir plus que de raison.

Avec de tels soins, on sauve d'ordinaire une bonne partie de tels Orangers ainsi encasiez, empotez, ou enmanequinez; on les laisse toute l'année dans ces mêmes couches jusques vers la my-Octobre, qu'on vient à les serrer pour l'Hyver dans une serre telle, que nous la demandons, ou bien on leur fait une couverture de fumiers secs, & de paillassons, &c. en sorte que telle couverture soit suffisante pour les garantir de la rigueur du froid; & l'année d'après à la fin d'Avril, ou au commencement de May, on les sort de cette première caisse, ou de ce premier pot, sans rien ôter de leur mote, ou bien s'ils sont en mannequins, lequel vray-semblablement se trouve presque pourri au bout d'un an, sans se mettre en peine d'ôter ces restes de mannequins, de peur d'éventer les nouvelles racines, en l'un, & l'autre cas on les met chacun dans une caisse proportionnée à leur grandeur, pour leur donner ensuite la culture ordinaire, & telle que nous l'expliquerons cy-après, s'étudiant à commencer de leur former la tête pour parvenir à la beauté dont ils sont capables, & voilà quant aux Orangers, & Citronniers qui sont venus sans mote, & sans branches.

Que si les Arbres sont venus avec une mote, des branches, & des feuilles, il faut premièrement examiner, si cette mote est bien naturelle, car souvent ce sont des motes de glaise faites à plaisir, & appliquées après coup; ce qui est assez aisé à con-

noître

noître par la manière, dont les petites racines y tiennent, car elles y doivent assez bien tenir, si elles s'y sont naturellement formées; de manière que si elles n'y tiennent guère, c'est une marque de supercherie en telle mote: si donc il paroît constamment, que telle mote ait été en effet appliquée, j'estime qu'il la faut ôter entièrement, comme au contraire si elle est visiblement naturelle, j'estime qu'il n'en faut ôter que tres-peu; car aparemment elle ne doit être guère grosse, & en ce cas là il faut simplement rafraichir, c'est à dire racourcir les racines, comme en l'autre cas, il les faut traiter de la manière, que nous avons expliquée pour les jeunes Orangers, qui sont arrivez sans mote.

Ayant fait à la mote ce qui nous aura paru nécessaire, il faudra venir à travailler à l'égard de la tête, & ce sera pour s'étudier à luy donner le commencement d'une figure agréable, ce qu'on fera en luy ôtant une grande partie de petites branches menuës, & confuses, que cette tête peut avoir, en luy ôtant aussi ce qu'elle en a de grosses, qui ne paroissent pas placées avec assez d'ordre, & de symétrie, pour pouvoir faire une tête parfaitement ronde, & pleine.

Cela fait, j'estime qu'il faut mettre tremper cette mote pendant un bon quart d'heure, c'est à dire tout autant de temps qu'étant entièrement couverte d'eau on en verra sortir des bouillons d'air; après cela on la mettra égoûter pendant autant de temps à peu-près qu'on l'aura fait tremper, & ensuite on l'encaissera de la même manière, que nous encaissons ordinairement les Orangers au sortir d'une vieille caisse.

## CHAPITRE VI.

*De la grandeur, & des autres conditions qui sont à souhaiter aux CaisSES pour être bonnes.*

**I**L ne me semble pas qu'il y ait grande chose à dire à l'égard de la grandeur, & de la façon des caisses, car pour la grandeur on la doit d'ordinaire regler sur la grandeur des Arbres, qu'on y doit encaisser; un petit Arbre paroît trop ridicule dans une grande caisse, tout de même qu'un grand le paroît trop dans une petite caisse; mais cependant avec cette difference que celui-cy courroit risque de languir, & peut-être de périr faute de nourriture, parce qu'il n'est pas possible qu'un grand Arbre avec toutes ses racines puisse trouver suffisamment à vivre dans un vaisseau qui ne sçauroit contenir que peu de matière, au lieu que le petit Oranger, qui se trouve dans une grande caisse, ne peut craindre un pareil accident; car en effet on peut dire, qu'il est dans cette grande caisse tout de même que s'il étoit en pleine terre.

Et je ne voy pas grande raison de dire avec quelques curieux, que les grandes caisses empêchent les petits Arbres de profiter, à moins que de soutenir qu'ils seroient mal, s'ils étoient véritablement en pleine terre; on se trompe extrêmement; si l'on croit qu'une racine n'eût rien produire de foy, quelque échauffée qu'elle soit, elle ne fera jamais rien, à moins qu'elle ne soit animée par le principe de vie, ainsi que nous l'avons prouvé dans un des Chapitres du Traité de mes reflexions;

Arbres;  
ment, &  
Ce qui  
monde se  
d'autres  
hauteur  
basse, ou  
être d'ordi  
ped & de  
ments, si el  
is de plus,  
père de pl  
Le meill  
rapin, le l  
Les Caisse  
font environ  
pandou, j'el  
à environ  
vante, & à  
elles sont gra  
La grand  
ni soient car  
es, d'avoit un  
à blon attac  
traviller à la p  
ment à souhaite  
as qu'on fut c  
trange; ai  
estodrent pa  
ont elles sont  
ni leur do  
pas de quelle  
noître une  
trouvera qu'el  
te, & m'en tr  
table, en ce  
Orangers en  
surven que d'ai  
ur, & pour da  
On sçait assez  
à fait solide,  
séparez les  
elles sont se  
elles qu'une C  
qui toutes les en  
Tom. I.



flexions; or l'impression qui doit mettre ce principe en train d'agir, vient plus facilement, & même plus vray-semblablement par la superficie, que par les côtez.

Ce qui reste à dire sur le fait des Caisses, c'est que leur figure, laquelle tout le monde sçait être carrée, quoy qu'on en fasse quelquesfois de petites rondes, & d'autres languettes; c'est, dis je, que leur figure est désagréable, à moins que la hauteur, sans y comprendre le pied, ne réponde à la largeur; car d'être large, & basse, ou d'être haute & étroite, cela ne plaît nullement à la veüe; le pied doit être d'ordinaire de cinq à six pouces de haut pour les Caisses, qui ont depuis un pied & demy jusqu'à deux & trois pieds; elles peuvent avoir quelques pouces de moins, si elles n'ont que huit, dix & douze pouces de large, & en avoir quelques-uns de plus, si elles vont jusqu'à trois pieds & demy, ou quatre pieds; on n'en voit guère de plus grandes, que celles qui vont jusqu'aux quatre pieds.

Le meilleur bois à faire des Caisses est le chêne, parce qu'il dure long-temps; le sapin, le hêtre, le chatégnier, &c. n'y sont point propres.

Les Caisses peuvent être de vieilles douves, ou de merrein neuf, quand elles n'ont environ que jusqu'à vingt, ou vingt-deux pouces; mais si elles excèdent cette grandeur, j'estime qu'il les faut faire de bois d'assemblage, c'est à dire de bois, qui ait environ un bon pouce d'épaisseur, ou autrement elles seront fort sujettes à se rompre, & à se gâter par la difficulté, qu'il y a à les remuer avec des leviers, quand elles sont grandes, & pleines de terre, & par conséquent fort lourdes.

La grande importance des Caisses est d'avoir premièrement des pieds de chêne qui soient carrés, & forts à proportion de la grandeur de ces Caisses; en second lieu, d'avoir un fond, qui soit bien matériel, & soutenu de bonnes barres bien cloüées & bien attachées; en sorte qu'il puisse long-temps porter la pesanteur du fardeau, & résister à la pourriture, que causent les fréquens arrosemens; il seroit extrêmement à souhaiter que les Arbres pûssent être longues années dans une même Caisse, sans qu'on fût obligé de les changer; ils souffrent régulièrement chaque fois qu'on les change; ainsi il est grandement nécessaire de prendre garde que les Caisses ne s'effondrent pas, & même pour les mettre en état de mieux résister à la pourriture, dont elles sont menacées, & par conséquent de durer plus long-temps, je suis d'avis qu'on leur donne en dedans une bonne couche de peinture à huile; il n'importe pas de quelle couleur elle soit, ou même qu'on en donne jusqu'à deux, cela pourra paroître une vision nouvelle, je le veux bien, mais tout meurement examiné, on trouvera qu'elle n'en est pas moins bonne; je m'en sers du depuis que je l'ay imaginée, & m'en trouve tres-bien; car dans la verité, outre que c'est une épargne considérable, en ce que les Caisses en durent beaucoup plus, il est encore certain, que les Orangers en valent mieux, en ce qu'on n'est pas obligé de les changer si souvent, pourveu que d'ailleurs on ait les égards, que j'ay tant recommandez pour encaisser haut, & pour battre la terre dans le fond de la Caisse, devant que de rencaisser.

On sçait assez que le fond doit être percé de plusieurs grands trous de terrière, si on la fait solide, ou qu'il doit être disposé de manière que les ais, qui le font, soient cassés séparés les uns des autres pour donner quelque petite sortie au superflu de l'eau des arrosemens.

Dés qu'une Caisse va jusqu'à deux pieds & demy, j'estime qu'il la faut ferrer dans toutes les encoigneures, & même par les dessous des barres d'en-bas, afin

que les leviers, dont on est nécessairement obligé de se servir, pour remuer de si gros fardeaux, ne rompent rien à ces barres; j'estime aussi qu'il faut, qu'elles soient à guichets, c'est à dire que deux des côtes se puissent ouvrir, & fermer par le moyen de quelques barres de fer, & de quelques crochets qui soutiennent ces barres, non pas afin que par là on puisse donner des demy-rencaissemens, c'est une manière que je n'approuve nullement, & que je ne mets point en usage, j'en diray cy-après les raisons; mais afin que, quand il en faut venir au rencaissemens, des grands Orangers, on fasse sortir par ces guichets la plus grande partie de la terre qui compose leur mote, & que par ce moyen on puisse plus facilement sortir les Arbres de la vieille Caisse, ce qu'on ne sçauroit faire à moins que de la rompre; expliquons présentement ce qui est à faire pour bien rencaisser.

## CHAPITRE VII.

*Des rencaissemens, & de ce qui est à faire pour les faire bons.*

**P**our en venir à rencaisser un Oranger, il faut qu'il y ait ou nécessité de la part de la Caisse, ou nécessité de la part de l'Arbre.

Au premier cas c'est une Caisse toute rompuë, soit de vieillesse, soit d'autre accident, en sorte qu'elle ne peut plus être transportée avec l'Arbre qu'elle contient, ou bien c'est une caisse trop petite, pour pouvoir plus long-temps nourrir son Oranger.

Au second cas, c'est l'apréhension d'un déperissement prochain pour cet Arbre, aprehension fondée sur ce que les jets en sont foibles & languissans, les feuilles jaunes & miserables, les fleurs petites & chifonnées, &c. ou sur ce qu'enfin une des principales conditions de la beauté d'un Oranger étant à mon sens, qu'il fasse tous les ans de beaux jets nouveaux, s'il a manqué d'en faire au dernier Printemps, il est à présumer qu'il luy manque quelque chose, & ainsi quoy que peut être il ait conservé à ses feuilles le verd, qu'il avoit des deux années auparavant, il paroît cependant qu'il ne trouve plus dans sa Caisse autant de nourriture qu'il en a besoin, & partant soit que ce soit pour avoir la terre trop vieille, & trop usée, ou pour avoir la Caisse trop petite eu égard à la quantité de ses racines, en l'un & l'autre cas, il en faut venir au rencaissement.

Heureux les Orangers, ou plutôt heureux le Maître, qui ayant des Orangers les a mis entre les mains d'un Jardinier assez habile, & assez éclairé pour ne pas attendre à les rencaisser, qu'ils soient devenus infirmes, & languoureux; car s'il a soin de les rencaisser, devant que la maladie les ait entièrement accueillis, & qu'il le fasse avec tous les égards requis, & nécessaires; il est assuré en premier lieu que régulièrement ses Arbres ne se dépourront pas, & voilà une grande partie du chef-d'œuvre, il est assuré en second lieu, que l'année même du rencaissement ils pousseront à peu près autant que s'ils n'avoient pas été rencaissés de nouveau, en quoy consiste l'autre avantage d'un bon rencaissement; il est assuré en troisième lieu, que supposé que la tête soit conforme à l'idée de beauté cy-devant expliquée, il n'a presque rien à faire à l'égard de cette tête, c'est à dire qu'il n'a pas besoin de luy retrancher de ses branches, quoy qu'il ait été obligé de luy retrancher environ les

deux

deux tiers de sa mote, & voilà le comble de perfection à l'égard d'un Oranger nouvellement encaissé.

Il est donc tres-important de se résoudre à rencaisser dès qu'on s'apperçoit, que quoy que l'Arbre ait été habilement & soigneusement cultivé, cependant il a passé un Ete sans pousser assez vigoureusement, comme il avoit accoutumé de faire; au lieu, que si on ne rencaisse que quand les Arbres sont actuellement malades, & en mauvais état on est assuré, que vray-semblablement l'année même, ou au moins certainement l'année d'après ils se dépouilleront, que pendant l'année de leur rencaissement ils ne feront aucuns jets, ou les feront jaunes & miserables, que leurs fleurs seront rondes & petites, tombans presque toutes sans s'épanouir, & que particulièrement il leur faudra ôter une tres-grande partie de leurs vieilles branches, & quelque-fois même presque toutes; ainsi on sera long-temps dans le chagrin de voir ces Arbres miserables, & long-temps à attendre qu'ils se rétablissent, & reviennent en état de donner quelque peu de contentement.

Il est à propos de dire icy, que quelquesfois un Oranger encaissé, soit qu'il soit nouvellement venu des Pays chauds, soit que simplement il soit nouvellement changé de Caisse, qu'un tel Oranger, dis-je demeure quelquesfois des deux & trois ans sans pousser ny en racines, ny en branches, quelque soin qu'on prenne de le bien cultiver, ce qui est tres-desagreable, mais quand telle chose arrive il ne faut pas pour cela regarder cet Oranger comme un Arbre desesperé, c'est à dire comme un Arbre à jeter; car pourveu que sa tige & ses branches demeurent toujours vertes, il donne par là d'assez bonnes marques de vie, si bien qu'on a lieu d'en attendre un bon succès: il ne faut pas même se mettre en peine de le changer de Caisse, & au contraire continuant de le cultiver comme il faut, on le verra enfin se mettre en train de répondre à la culture, comme il arrive assez ordinairement, cette manière d'engourdissement, ou de l'étargie venant enfin à être vaincuë par je ne sçay quoy, qui nous est inconnu: mais quand un Oranger encaissé, par exemple de trois, ou quatre ans étant toujours bien cultivé cesse une année de pousser, il faut, comme nous avons déjà dit, le regarder comme un Arbre, qui commence à tomber en infirmité, & ainsi sans y manquer, il faudra se disposer à le rencaisser l'année d'après: or pour en venir à bien faire ce rencaissement, la première chose qu'il faut se proposer, est de retrancher environ les deux tiers de la vieille mote; ce retranchement paroît terrible, à qui ne sçait pas la culture des Arbres encaissés, & cependant il est indispensablement nécessaire chaque fois qu'on rencaisse, & sur tout si l'Arbre est encaissé de quatre ou cinq ans; à plus forte raison s'il est encaissé de plus long-temps, car quelquesfois il est expédient d'aller même jusqu'à retrancher la moitié de la mote, quand par la négligence, ou l'imprudence des anciens Jardiniers elle se trouve excessivement grosse, pour n'avoir pas été assez retournée aux rencaissements précédens; la seconde chose qui est à faire pour bien rencaisser, est qu'il faut, devant que de commencer à décaisser, faire deux observations importantes, l'une à l'égard de la terre de la mote, & l'autre à l'égard du bon ou du mauvais état de la caisse; pour ce qui est de la terre, si on voit qu'elle paroisse fort légère, en sorte qu'elle donne lieu de juger, qu'il se sera fait tres-peu de mote, pour lors il faut extrêmement attroser un jour devant que de commencer à rien faire, afin que l'eau de l'arrosemēt aache davantage la terre aux racines, ou autrement on

court risque de voir tomber toute cette terre, & par conséquent voir les racines toutes nues, quand on sortira l'Arbre de sa caisse, ce qui est une menace trop certaine, que l'Arbre s'en dépouillera plutôt, que si au contraire la terre paroît solide & matérielle, en sorte qu'on ait lieu de juger, qu'il se fera une bonne mote, pour lors on n'a que faire d'arroser devant que de commencer à décaïsser, la terre tiendra aux racines, pour y pouvoir travailler sans aucun péril.

Pour ce qui est de la vieille caisse, il faut avoir considéré, si elle est assez bonne pour pouvoir encore servir, & cela étant il faut tâcher de la conserver, ou si elle ne vaut plus rien, & cela étant, il n'y a rien à ménager. Or ce qui est à faire pour conserver la Caisse, soit Caisse à guichets, soit Caisse ordinaire est, que tout autour de la mote, & tout près des quatre côtez de la Caisse il faut avec quelque houlette de fer en retirer autant de la vieille terre, & couper en même temps autant des vieilles racines, qu'il sera possible, sans faire tort au tiers de la mote qui est à conserver, cette operation étant nécessaire, afin de parvenir à ébranler & dépendre ce qui reste de cette mote, & qu'on n'auroit pû autrement arracher; cela fait on la sort de la Caisse, soit à force de bras, quand elle n'est pas excessivement grande, & matérielle, soit par le moyen d'une gruë, d'une poulie, & de quelque cordages, quand ce sont de tres-grands Arbres, & ainsi sans avoir rien rompu de la vieille Caisse, on la conserve en son entier, & on l'employe tout de nouveau, soit peut-être à rencaïsser le même Arbre, soit à en rencaïsser un autre, si on a lieu de juger, qu'avec quelques petites réparations dont elle a besoin, elle puisse étant employée durer encore tout au moins quatre ou cinq ans.

Que si cette Caisse ne vaut plus rien qu'à brûler, en ce cas-là il ne faut que la rompre à force de coignées, & pour lors la mote paroissant toute entière, il en faut comme à la précédente retrancher environ les deux tiers, & même quelquesfois davantage; bien entendu qu'en l'un & l'autre cas ces retranchemens se doivent faire, non seulement sur les quatre côtez, mais aussi dans la partie du dessous; il faut ensuite grater encore tout autour un peu de la vieille terre, afin que jusqu'à l'épaisseur de deux ponces les extrémités des racines, qu'on aura taillées, paroissant découvertes, elles viennent ensuite à être revêtues des nouvelles terres du rencaïssement, comme il faut tâcher de les en regarnir, ainsi qu'il sera dit cy-après, & que par ce moyen elles en produisent à leur extrémité de nouvelles, qui soient bonnes & vigoureuses, & par conséquent capables de rétablir l'Arbre, &c.

J'avertis icy en passant, qu'en coupant les racines, qu'on trouve toutes entortillées, & entrelassées les unes dans les autres, il faut extrêmement prendre garde de bien arracher tout ce qui est coupé, de peur que si on en laissoit quelque partie, elle ne vint à se pourrir, & en pourrir d'autres voisines, ce qui est assez dangereux.

Enfin ce retranchement, tant des terres, que des racines étant fait, je suis toujours d'avis, que si la grosseur & la pesanteur de telle mote le peuvent permettre, on la mette tremper dans quelque vaisseau plein d'eau, ou dans quelque bassin de fontaine (l'un & l'autre ayant assez de profondeur pour y pouvoir plonger la mote toute entière) & qu'on la laisse tremper dans cette eau, tant & si longuement, qu'étant entièrement plongée, & couverte d'eau, on ne voye plus de bouillonnement tout autour d'elle; ce bouillonnement se faisant, parce que l'eau pénétrant petit à petit jusques dans les endroits de la mote, où les arrosemens ordinaires n'ont pû

pénétrer, & ou par conséquent la sécheresse étoit excessive, & préjudiciable; cette eau, dis-je, pénétrant par tout fait sortir l'air, qui ayant pris la place de l'ancienne humidité y causoit de l'altération & du désordre.

Ce bouillonnement donc fini, on sort de l'eau cet Arbre ainsi trempé, & l'ayant mis sur quelque corps un peu élevé de terre, par exemple sur un billot de bois, ou sur une Caisse couchée, on laisse égoutter sa mote jusqu'à ce qu'il n'en sorte presque plus d'eau; la raison de cet égouttement est que si pendant que cette mote est ainsi ruisselante, on la mettoit dans la terre nouvelle d'une Caisse, il s'y feroit un mortier tres-pernicieux à l'arbre, parce que, comme on est nécessairement obligé de battre, c'est à dire de presser la terre sur les côtez de la mote, pour en faire entrer dans la Caisse, autant qu'il est possible, soit tout autour des racines dépouillées, soit dans tout les endroits où il peut s'y rencontrer du vuide, cela ne se pourroit faire, que la terre mouillée étant ainsi battue & pressée, il ne s'y fît du mortier, qui viendroit enfin à s'endurcir, & pour ainsi dire à se pétrifier; ce qu'il faut absolument éviter.

Que si la mote est trop grosse pour la pouvoir plonger dans l'eau, il faut, quand le rencaissement est fait, prendre un bâton pointu, qui soit dur, & assez gros, ou plutôt une cheville de fer faite exprés, pour tâcher par ce moyen de percer cette mote en plusieurs endroits, & ensuite verser de l'eau petit à petit, & à plusieurs reprises dans les trous de cette mote, jusqu'à ce que voyant que l'eau ne s'imbibe presque plus, on ait lieu de juger qu'elle a pénétré dans toutes les vieilles terres de cette mote.

Acomodons présentement nôtre nouvelle Caisse, quelle qu'elle soit, petite, médiocre ou grande; l'usage est, & j'estime que c'est un tres-bon usage, dont il ne faut nullement se départir, tant pour le bien des racines, que pour la conservation du fond de la Caisse; je dis donc, que l'usage est de faire un lit de platras au fond de chaque Caisse, afin que les eaux des arrosemens s'échappent par là, & qu'il n'y croupisse aucune humidité capable de pourrir les racines, & le fond de la Caisse: je veux que ces platras soient bien rangez, & que même ils soient assez gros, & cela s'entend à proportion de la grandeur de la Caisse; les plus gros cependant ne doivent avoir que trois à quatre pouces d'épaisseur, & les plus petits en doivent avoir tout au moins deux.

Cela fait on se contente d'ordinaire d'y jeter par dessus autant de terre préparée, qu'il en faut pour y pouvoir placer la mote de l'Oranger; en sorte que la superficie de cette mote réponde au bord de la Caisse; on acheve simplement & doucement de remplir les vuides qui peuvent être sur les côtez, & puis on fait un grand & ample arrosement: voilà au vray la manière ordinaire d'encaisser routes sortes d'Arbres.

Mais comme je me suis aperçu que les terres mises de cette façon s'affaisoient en peu de temps, & que par conséquent les racines touchoient bien-tôt le fond des Caisse, dont il en arrivoit de grands inconvéniens pour la beauté des Orangers, c'est à dire qu'ils jaunissoient, qu'ils faisoient de petits jets, & de petites fleurs, qu'ils se dépouilloient souvent, & qu'enfin on étoit obligé de les rencaisser tous les quatre, ou cinq ans, je me suis avisé de faire quelque chose de plus, & je m'en suis bien trouvé pour les Orangers; mais en même temps j'ay fait ce grand soulevé

ment parmy quelques-uns des Jardiniers Orangistes, qui sur cela, aussi-bien que sur la composition des terres; m'ont regardé comme un Novateur, & pour ainsi dire comme un perturbateur du repos public, comme si je deshonorais en même temps & eux & leurs ancêtres; le succès de ma manière de faire décide le procès à la confusion des envieux.

Voicy donc ce que je fais en rencaissant, après avoir mis sur ce lit de plâtras un pied de terres préparées, lesquelles je veux être sèches, ou au moins très-peu humides; je les fais beaucoup battre avec le poing fermé, ou avec quelque billot de bois, quand ce sont de petites caisses; ou je fais entrer quelqu'un dans les caisses, si elles sont grandes pour trepigner beaucoup les terres, afin que par ce moyen elles prennent tout d'un coup presque tout l'affaissement, que leur propre pesanteur avec l'agitation du transport leur feroit prendre à la longue au grand préjudice de l'Oranger, dont la mote descendroit trop tôt au fond de la caisse, ce que je veux empêcher avec tous les soins possibles, comme je m'en suis cy-devant expliqué.

Et comme mon intention est premièrement, qu'en rencaissant la superficie de la mote excède de trois, ou quatre pouces le bord de la caisse, parce que je scay certainement, que nonobstant le trepignement, cette mote en moins de trois, ou quatre ans sera tellement descendüe, qu'elle sera, comme on dit, à fleur de caisse, c'est à dire qu'elle sera à cet égard de la manière, que dans l'usage ordinaire on a accoutumé de les mettre au moment qu'on les encasse, sans que pour cela le dessous de cette mote en soit mal placé; & comme en second lieu, je veux que cette mote rencontre trois, ou quatre pouces de terre bien meuble, dans laquelle les racines dépouillées puissent entièrement, & aisément s'enfoncer; de-là vient que sur ces deux considérations je me règle, soit pour mettre autant de terre, qu'il en est de besoin, afin de remplir entièrement jusqu'à l'endroit, où touchera le fond de la mote, soit pour bien battre, ou bien trepigner à différentes reprises, & par différens lits toute cette terre, que je mets dans la capacité de la caisse; bien entendu que les trois, ou quatre derniers pouces ne seront nullement trepignez.

Après toutes ces précautions, je plante ma mote de manière que la tige se trouve bien au milieu de la caisse, & qu'elle soit bien droite; pour cela il faut soigneusement aligner en diagonale de coin en coin de la caisse, jusqu'à ce que l'œil soit satisfait de la situation droite, & à plomb, que l'arbre doit avoir; ensuite pour remplir les places qui sont vuides autour de la mote, jusqu'à la hauteur de la superficie de cette mote, je fais entrer à force, & avec des bouts de douve, je fais dis-je entrer à force autant de terre préparée, qu'il en faut, & par ce moyen j'assure si bien mon Arbre, que sans perdre son à-plomb, il est dès le premier jour capable de résister aux vents ordinaires, & aux remuëmens, ou transports des caisses.

Or pour empêcher que cette terre, qui excède de beaucoup les bords de la caisse, ne vienne à tomber, & que sur tout les arrosemens se puissent faire utilement, & commodément, sans que l'eau s'épanche par les côtez, je donne ordre, que sur les quatre côtez de la caisse on y mette des douves de quatre ou cinq pouces de hauteur, & qu'on les fasse entrer à force en dedans, & tout près du bord (on appelle cela mettre des hausses en terme de Jardinage) la veüe n'en est nullement blessée, quand ces douves sont proprement placées; je scay bien que, si on les met grossièrement, elles ne sont pas trop agréables à voir; mais quoy que c'en soit, la nécessité

te qui les demande, & l'utilité qui en revient, font qu'on les souffre aisément, & qu'on s'y acoûtume sans peine; aussi-bien n'est-ce que pour peu d'années qu'elles doivent demeurer, car dès que la mote est descenduë, elles deviennent inutiles, & ainsi on ne manque pas de les ôter.

Enfin l'Arbre étant planté, & les douves mises, je fais un petit cerne enfoncé de deux, ou trois doigts dans le haut de la terre, & cela entre les extrémités de la mote, & cette nouvelle terre; ensuite à diverses reprises, & petit-à-petit je fais verser de l'eau dans ce cerne, pour arroser amplement cette terre, qui doit être jointe, & unie à l'extrémité des racines coupées, afin que se trouvant par tout bien garnies de cette terre, elles soient en état de commencer au plûtôt leur fonction, qui est d'en produire de nouvelles, &c. Je parleray dans le Chapitre suivant de ce qui regarde les autres arrosemens qui se font ensuite de ce premier.

Il est à propos de dire icy, qu'au lieu de caisse on se sert quelquefois de vases, & même de nôtre temps on a voulu persuader que certains vases d'une fabrique particulière valent incomparablement mieux que les caisses; j'avouë de bonne foy que ce n'est pas mon avis, fondé sur la longue expérience, que nous avons tous du bon usage des caisses, & sur les grands inconveniens des vases; je ne condamne point, que pour des Arbres médiocres on se serve de vases, & particulièrement de ceux de cette nouvelle fabrique; car outre qu'ils sont en effet agréables à la veuë, tant par leur figure, que par la diversité de leur coloris, on y peut mettre assez de terre pour nourrir pendant quelque temps de ces sortes d'Arbres médiocres, sans être assujéti soit à de grands, & frequens arrosemens, lesquels je ne puis approuver, soit à de frequens changemens, lesquels je n'approuve pas davantage.

Mais pour ce qui est des Arbres, qui étant grands ont par consequent beaucoup de racines avec le don d'en faire une grande quantité de nouvelles, quand ils se trouvent heureusement plantez, je n'estime pas que les vases, qui ne scauroient être d'une grandeur convenable pour leur fournir suffisamment de matière, & les entretenir long-temps en bon état puissent leur être aussi propres, que nos caisses ordinaires; à l'égard des inconveniens qui viennent de l'usage de ces vases, ils consistent en ce que les Arbres, qui ayant de grandes têtes ont besoin d'une assiete assez grande pour pouvoir résister à l'impetuositè des vents, ne scauroient avoir cette assiete dans des vases, qui régulièrement ont le pied d'une largeur médiocre, & ainsi ils sont fort sujets à être renversez, & par consequent à être gâtez, aussi-bien que les vases à se briser; c'est pourquoy ces Arbres sont menacez d'une sujétion dangereuse pour des rencaissemens inopinez, & hors de saison.

Enfin sans entrer davantage en discussion de tout ce qu'on a voulu faire de raisonnemens Philosophiques, pour établir la nécessité de l'usage de ces vases, & sur tout par la consideration d'une douce Antiperistase, que je n'ay pû comprendre, je suis convaincu que généralement parlant cette nouveauté n'est pas fort bonne, & qu'assurément les caisses valent beaucoup mieux, & sont d'un service mille fois plus commode, quoy que dans de certains Manuscrits, qu'on fait courir depuis quelques années, on ait voulu publier que c'est une erreur ridicule de s'en vouloir toujours tenir aux caisses.

## CHAPITRE VIII.

*De tout ce qui regarde la manière, & l'usage des arrosemens.*

**J**E viens maintenant à l'usage, & à la manière des arrosemens ordinaires, qui se font aux Orangers, soit pendant l'Hyver, qu'ils sont dans la serre, soit particulièrement pendant l'Eté qu'ils en sont dehors; c'est icy à mon sens une difficulté bien plus importante qu'elle ne paroît; car comme si la chose ne demandoit pas de fort grands égards, la plupart des Jardiniers, persuadés qu'ils sont de la nécessité des arrosemens; mais les regardans principalement sur le pied de la fatigue qu'il y a pour le port de l'eau, ils les font d'ordinaire au dernier, & au plus misérable de leurs garçons, & se contentent de les ordonner fréquens, & amples; fréquens, c'est à dire jusqu'à trois, & quatre fois la semaine, & mêmes quelquefois plus souvent; amples, c'est à dire jusqu'à ce que l'eau sorte abondamment par le fond des caisses, en sorte que le voisinage de ces caisses est d'ordinaire si mouillé, qu'il en est presque inaccessible.

Je veux bien que ces Jardiniers aient quelque raison de mouiller beaucoup à cause de la grande legereté des terres, dont ils se servent pour leurs encaissemens, c'est à dire, que selon moy ayant fait une première faute, qu'ils ne connoissent pas, ils y remédient aussi sans y penser par une seconde, qui toute faute qu'elle est à la considérer en soy, empêche cependant pour un temps, que la première soit aussi pernicieuse, qu'elle seroit sans la seconde.

Quant à moy je suis fort scrupuleux, & fort retenu sur ces arrosemens; je conseille sans doute d'en faire, parce qu'ils sont absolument nécessaires, & sur tout pendant les grandes chaleurs des mois de May, Juin, & Juillet, que les racines sont, pour ainsi dire, plus vivantes, & plus animées, que pendant les mois précédens; aussi ont-elles pour lors plus de besoin d'agir, la saison étant venuë que les Arbres doivent fleurir & pousser leurs nouveaux jets, &c. mais je ne conseille point d'arrosemens excessifs, & tant de fois réiterez; ce que je veux est que pendant les mois cy-devant marqués comme les plus importans pour la végétation on en fasse seulement deux grands la semaine, & je me fixe à ce nombre, parce que je sçay certainement que dans les terres lourdes, & grasses, dont je me sers, il n'y a aucune nécessité de les faire si grands, & si fréquens; je sçay de plus qu'ils seroient tres-préjudiciables aux Arbres qui les recevroient; & j'ose même espérer que nous verrons du changement dans l'usage accoutumé de ces arrosemens grands, & fréquens, si on veut bien en apporter dans l'ancienne composition des terreaux.

Il est certain, que les terres qui sont légères, & qui, comme on dit, n'ont point assez de corps, & de consistance; il est, dis-je, certain, que ces terres venans à être arrosées de quelque manière que ce soit, ne restent point quelque temps humides, comme il est à souhaiter, mais qu'au contraire elles se séchent promptement par la grande facilité, que l'eau trouve, tant à passer au travers de ces terres, qu'à sortir hors de la caisse, & ainsi les Orangers qui n'y trouvent plus le secours,

dont

ant leurs  
les arrofe  
nécessité  
qui fait ain  
celles, que  
qu'on les  
Orangers se  
l'extrême ac  
cious, & pa  
est à dire e  
souvent, &  
Les règle  
qui se font im  
gardent en se  
sont dehors, d  
appelle grand  
mais que ce fo  
us trop souve  
partie supérie  
aridité de l'a  
Pour ce qu  
es serres, j'en  
doivent rester  
grand arroseme  
pour avoir été le  
tion de ce transp  
sur mote, & ai  
les racines, e  
que, comme n  
me plante, qu  
un bon arro  
qui sont à crain  
nement.  
Ce grand ar  
que plus d'autre  
neur, & à la fin  
tous s'en resse  
sont souvent les p  
mentant petit-à-pe  
tant sur une p  
un peu plus  
sont recommenc  
leur action  
sont, aussi-bien qu  
encore dans la  
Tom. 17.



dont leurs racines ont absolument besoin pour agir, sont sujets à s'y faner aisément, si les arrosements ne sont souvent réitérés; c'est pourquoy dans de telles terres il y a nécessité indispensable de les faire, mais comme ce n'est que le défaut d'humidité qui fait ainsi faner les Orangers; sans doute que, s'ils se trouvoient dans des terres telles, que nous les avons cy-devant décrites, comme ce sont terres, qui, pour peu qu'on les ait arrosées, se conservent naturellement fraîches, & humides, ces Orangers seroient exempts de cette infirmité, si bien qu'agissans pour lors selon l'extrême activité, dont la nature les a doüez, ils seroient beaucoup de bonnes racines, & par conséquent de beaux jets, de grandes feuilles, de belles fleurs, &c. c'est à dire en un mot qu'ils se porteroient aussi bien qu'ils le doivent sans être si souvent, & si amplement arrosés.

Les règles que je pratique en fait d'arrosements, regardent premièrement ceux qui se font immédiatement, soit après l'entrée, soit après la sortie des serres, & regardent en second lieu ceux qui se font pendant tout le temps que les Orangers sont dehors, desquels arrosements j'en fais les uns grands, & les autres médiocres; j'appelle grands ceux qui se font de maniere que du fond de la caisse l'eau en sorte, mais que ce soit si peu que rien, & ceux-là sont bons, pourveu qu'il ne s'en fasse pas trop souvent; j'appelle médiocres ceux qui ne sont que pour renouveler dans la partie supérieure de la motte l'humidité qui a été consumée tant par la chaleur, & l'aridité de l'air, que par l'action des racines.

Pour ce qui est des arrosements, qui se font immédiatement après l'entrée dans les serres, j'en veux un grand d'abord qu'on a placé les Orangers à l'endroit où ils doivent rester pendant tout le temps qu'ils demeureront serrez; ce qui autorise ce grand arrosé est, qu'il est nécessaire pour rapprocher des racines la terre, qui en peut avoir été séparée dans le transport: car comme dans le mouvement & l'agitation de ce transport la tige a été ébranlée, les racines par conséquent l'ont été dans leur motte, & ainsi il pourroit rester du vuide, c'est à dire, de l'air entre la terre, & les racines, ce qui seroit un obstacle invincible à l'action de ces racines; attendu que, comme nous avons dit tant de fois, cette action des racines ne se fait en aucune plante, que quand les racines, & la terre humide sont immédiatement unies: or un bon arrosé fait le bon effet de cette réunion, & remédie aux désordres qui sont à craindre, quand l'Arbre n'est pas en état d'agir selon l'ordre de son temperament.

Ce grand arrosé étant fait à ces Orangers serrez, je ne leur en donne presque plus d'autres, si ce n'est peut-être quelques-uns de médiocres au commencement, & à la fin d'Avril, que la saison venant pour lors à se radoucir les Orangers serrez s'en ressentent en même temps; aussi est-il vray qu'on ne manque pas à ouvrir souvent les portes, & les fenêtres de la serre; ainsi la chaleur du Soleil s'augmentant petit-à-petit, & ses rayons, ou au moins l'air tout de nouveau échauffé donnant sur une partie des Orangers, il arrive que leurs terres en sont en même temps un peu plus altérées, & aussi un peu plus échauffées, ce qui fait que leurs racines recommencent à pousser, ou plutôt à augmenter leur action; je dis augmenter leur action, car certainement, comme nous l'avons dit ailleurs, les Orangers, aussi-bien que tous les Arbres verts agissent en tout temps, c'est à dire agissent encore dans la serre, autrement & leurs fruits & leurs feuilles tomberoient in-

failliblement, les uns, & les autres ne se tenant attachez que parce qu'ils reçoivent incessamment quelque rafraîchissement de sève qui les nourrit, & les entretient en état, &c. mais véritablement ces Arbres agissent moins dans un temps, c'est à dire en Hyver, & plus dans un autre, c'est à dire quand érans dehors, la chaleur du Soleil, qui est le père de tous les êtres vivans, les favorise notablement; hors ce temps-là du mois d'Avril, je cesse absolument d'arroser pendant tout l'Hyver, & en cela je ne dis rien de nouveau; tous les Jardiniers sages le pratiquent ainsi, il m'arrive même fort rarement d'arroser dans le commencement de May, parce que comme on est à la veille de sortir, je n'estime pas qu'il faille apesantir par des arrosemens les caisses qu'il faut remuer, & qui déjà sont assez lourdes, & assez difficiles à transporter.

Je puis dire icy en passant, que je ne fais nul cas de certains jets, que quelques Orangers font quelquesfois pendant l'Hyver; aussi dans la vérité ne sont-ils pas bons, leurs extremités ne manquent guère de périr, & toutes leurs feuilles de tomber, si bien qu'au lieu de me laisser par là persuader qu'il faut en Hyver arroser de tels Orangers pour les ayder à mieux faire, je me détermine plus volontiers à arracher de tels jets, comme venans mal-à-propos, & par ce moyen je fais que la sève qui se seroit perdue à les continuer inutilement, demeure dans les anciens, & les grossit, & les fortifie tant en leur bois, qu'en leur feuillage.

Ce que je demande d'ouvrage auprès des Orangers ferrés est, qu'en vûe d'une grande propreté qui leur est nécessaire, on acheve de nettéyer ceux où il paroît encore quelque ordure de punaises, qu'on n'aura pû, & qu'on aura oublié d'ôter, & que si quelqu'un, par là, est menacé de se faner, on lui donne quelque peu d'eau, mais en tres-petite quantité: ce n'est apparemment que quelques racines de superficie qui souffrent: car l'arrosement fait à l'entrée de la serre aura sans doute conservé assez d'humidité dans le corps, & dans le fond de la mote, attendu que n'y ayant pour lors ny hâle, ny grande chaleur du Soleil capable de les dessécher, il ne s'y est pû faire sitôt aucune alteration, & constamment peu d'eau fera remettre ces feuilles fanées; à l'égard de ceux qui dans la serre se tiennent toujours bien vigoureux, ayant leurs feuilles de la couleur, & grandeur qui leur convient, & en même temps bien droites, & bien ouvertes il n'ont besoin que d'être regardés, & admirés.

La même chose, que je viens de dire pour l'arrosement des Orangers ferrez, se doit entendre, & même avec beaucoup plus de rigueur, & d'exatitute pour l'arrosement de tous les Arbres, & Arbustes qui sont pareillement ferrés, par exemple des Jassemins, & des Grenadiers &c. les frequens arrosemens leur gêteroient les racines, & par consequent feroient tort à tout l'Arbre, aussi-bien ne sont-ils pas si agissans que les Orangers, Citronniers, & Mirtes, ces derniers marquent aussi quelquefois par leurs feuilles qui se fanent, le besoin qu'ils peuvent avoir d'un peu d'eau.

Je demande encore pour toutes ces sortes d'Arbres encaissés, soit qu'ils soient dans la serre, soit qu'ils en soient dehors; je demande, dis-je, que la terre de dessus paroisse toujours fraîchement remuée, ou labourée, car outre que ces-petits labours sont un merveilleux secours pour faire pénétrer l'eau des Arrosemens; il est certain qu'ils font un grand agrément pour les yeux, attendu qu'une terre qui se fend, ou qui paroît avoir fait une manière de croûte, est fort désagréable à voir; je deman-

de enfin qu'elle paroisse un peu humide pour réjouir davantage la vûë.

Il reste de parler des arrosemens de dehors, ce sont ceux-cy, qui demandent encore particulièrement beaucoup de sagesse, & qui cependant sont, ce me semble, faits d'ordinaire avec le moins de raison.

J'estime donc, que dès qu'on a sorti les Arbres, & qu'ils sont rangez dans la place ou ils doivent demeurer, il faut aussi-tôt leur donner à chacun un grand arrosement pareil à celuy que nous venons d'expliquer à l'occasion de l'arrosement de l'entrée; il faut que cet arrosement y soit grand & ample, & même afin qu'il soit meilleur, & mieux fait, il faut avec de grosses Chevilles de fer, ou du bois dur percer la mote en différens endroits, & la percer avec quelque effort, en forte pourtant qu'on évite, autant qu'il est possible, d'écorcher les racines; ainsi par les différens trous, que ces chevilles auront faits, l'eau pénétrera plus avant, & plus amplement dans toutes les parties de chaque mote, où il est nécessaire qu'elle pénètre.

Outre ce premier grand arrosement, j'en fais donner encore deux assez grands chaque semaine, pendant que je vois les Arbres fleurir & pousser, c'est à dire dans les mois de May, Juin & Juillet; & si ensuite de ces trois mois jusqu'à la my- Octobre, qui est le temps de serrer, la sécheresse, & la chaleur de l'Eté sont grandes, & que quelque Oranger fasse voir par ses feuilles à demy-closes, ou baissées, & molasses, qu'il a besoin d'un peu de secours, & qu'en effet fouillant la terre un peu avant, elle paroisse sèche, je veux encore qu'environ de dix en dix jours on fasse un grand arrosement, & que même quelquesfois on en fasse un second, qui soit médiocre, & sur tout pendant le mois d'Août, que d'ordinaire les Orangers se remettent à pousser à condition toutesfois qu'on ne fera point ce dernier arrosement, si la terre paroît assez humide; car ce n'est pas toujours la sécheresse de la terre, qui fait faner les feuilles; elles se fanent assez souvent dans les temps qu'il se prépare quelque orage en l'air, ou quand l'Oranger n'étant pas encore bien établi en racines, il est trop exposé au grand Soleil; & par conséquent il s'ensuit, que dans ces temps-là il ne faut qu'observer les terres pour voir, si elles sont, où sèches, ou humides, & régler sur cela les arrosemens, c'est à dire qu'il en faut faire, si les terres sont sèches, & qu'il n'en faut point faire, si elles sont passablement humides; il n'y a personne qui n'ait éprouvé que certains Orangers ne laissent pas de paroître toujours fanés quelque quantité d'eau qu'on leur donne.

Il est bien vray qu'assez souvent ayant à cet égard remarqué deux choses; la première, que quand quelques Jardiniers ont l'eau à commandement, ils sont sujets à trop mouiller leurs Orangers, soit par eux, soit par leurs garçons, & la seconde, que quelques autres sont sujets à ne les pas assez mouiller, quand ils ne peuvent avoir d'eau qu'avec beaucoup de peine; la paresse faisant en cela violence à leur naturel qui les porte toujours à beaucoup arroser, ou à leur mauvaise habitude; il est, dis-je, bien vray, qu'au premier de ces deux cas, j'exhorte volontiers à ne faire que de médiocres arrosemens, étant certain qu'en telles occasions on en feroit pour l'ordinaire de trop grands; & au deuxième cas, j'exhorte à faire tout le contraire, c'est à dire d'arroser beaucoup, y ayant grand lieu de craindre, que n'ayant l'eau qu'avec assez de peine, on n'arrosast pas suffisamment. Je sçay bien que les Jardiniers sages n'auront que faire de tels ordres si opposez; mais enfin pour concilier ces deux avis, je me fixe à la règle cy-dessus prescrite, supposé que les terres soient

composées de ma façon, & ainsi arrosant régulièrement deux fois la semaine en de certains temps, qui sont les temps chauds, les temps de la fleur, & de la grande pousse, & cela de manière que parmy ces arrosemens il y en ait au moins toujours un médiocre entre-deux grands, & arrosant seulement une fois tous les huit ou dix jours dans les autres temps, on aura ses Arbres en tres-bon état, pour ce qui concerne les arrosemens; sur quoy on pourroit dire, que les Orangers ont cela de commode, qu'à cet égard ils sont presque comme les hommes sages sur le fait de la boisson; car comme ceux-cy ne demandent ordinairement à boire qu'au besoin, c'est à dire quand ils sont altérez, si bien que de les faire boire, quand ils n'en ont pas de nécessité, bien loin de leur faire plaisir, on ne fait que les incommoder, ainsi assez souvent les Orangers marquent ce semble eux-mêmes le temps qu'ils ont besoin d'être arrosés, en sorte que sûrement on leur fait tort, quand on les arrose mal à propos, au lieu que pour ainsi dire on leur fait plaisir, quand on les arrose dans le temps que leurs feuilles molasses, & pliées donnent à connoître que le pied a cessé d'agir faute d'humidité. Mais ce qui est vray sur le fait de cette comparaison est, que le Jardinier sage & habile ne doit jamais attendre, que son Oranger soit réduit à luy donner un tel signal pour l'avertir de son devoir; aussi ne doit-il pas manquer à y répondre, si le signal n'est pas trompeur, ainsi que nous l'avons cy-devant expliqué. Mais comme il y a des arrosemens bons & salutaires, il y en a aussi de mauvais & de pernicieux, je m'en vays expliquer ce que je pense de ceux-cy, pour y apporter la moderation que j'estime convenable.

### CHAPITRE IX.

*Des inconveniens qui arrivent aux Orangers, tant par les trop grands arrosemens, que par le feu qu'on fait dans les serres.*

**I**L ne m'a pas été difficile de remarquer que l'eau étant donnée avec trop d'abondance aux Orangers encaissés y fait d'ordinaire deux grands désordres; il est bien vray, qu'on ne s'aperçoit pas du mal au moment qu'il commence à se former, mais enfin la suite ne le fait que trop sentir, quand il n'y a plus moyen de l'empêcher.

Le premier désordre consiste en ce que ces grands & fréquens arrosemens de l'Été accoûtument, pour ainsi dire, ces Arbres à une manière de vie, qui quoy que peu propre pour eux, ne laisseroit pas cependant de les faire subsister, si elle pouvoit leur être continuée l'Hyver; la grande facilité qu'ils ont à s'accommoder de toute sorte de nourriture, leur produiroit cet avantage si singulier; mais comme on sçait bien que de tels arrosemens leur seroient mortels pendant le froid, on ne manque pas de les leur retrancher, & ainsi pour éviter l'inconvénient de la mort, qui est en effet le plus grand de tous, on vient à tomber dans une autre, qui n'est pas sans de grands désagrémens; c'est à dire que presque tous les ans ces Orangers ont le malheur de se dépouiller: or on ne peut faire reflexion sur un changement si fâcheux, qu'on ne vienne en même-temps à conclure, qu'il provient sans doute de ce que les racines faute d'avoir eu pendant les sept mois de serre la nourriture, qu'elles avoient accoûtumé d'avoir les cinq mois précédens, ont entièrement discontinué

d'agir à leur ordinaire; & voilà pourquoy les feuilles se trouvant sans le secours d'une seve perpétuelle, dont elles avoient besoin, n'ont pû se maintenir dans le poste où la nature les avoit mises au moment de leur naissance; si bien que leur chute en est infailliblement survenue, & pour lors ne connoissant pas suffisamment la cause de ce mal, on fait beaucoup de faux raisonnement, pour s'en prendre à d'autres choses, qui peut-être n'y ont nullement contribué, supposé toujours que la terre fust bien conditionnée.

En second lieu (& cecy est le plus important) comme la qualité des jets dépend entièrement de la qualité des racines, & que les racines dépendent particulièrement de la qualité de la nourriture; il est indubitable, que quand celle-cy est mauvaise & peu solide, les racines nouvelles qui s'en font ne peuvent être que foibles & petites, & par conséquent la seve qu'elles fabriquent, étant d'une misérable constitution, elle ne peut faire que des jets menus, courts, fluëts, & des feuilles petites, molasses, & souvent jaunes; de là vient que ces Orangers, qui faute de bonne nourriture pendant l'Été étoient déjà devenus infirmes, achevent, pour ainsi dire, de tomber en langueur, & en misère, quand le froid qu'ils craignent sur toutes choses vient, les attaquer; le grand fond de la vigueur qui leur est naturelle, les aura fait résister long-temps à la mauvaise culture qu'on leur aura faite; mais enfin ce fond venant à s'épuiser à la longue, ils seront venus dans un état si languissant & si misérable, que pendant quelques années ensuite on aura grand peine à les rétablir, & que peut-être ils en mourront.

Nous avons dit ailleurs ce qu'il n'est pas hors de propos de repeter icy, que ce n'est pas de la substance matérielle de la terre, que les racines composent la seve qui sert de nourriture à toutes les parties de l'Arbre, ce n'est purement que de l'eau, qui ayant passé au travers de la terre a pris une partie du sel, ou de la qualité, dont cette terre étoit revêtuë; de manière que, si cette terre, dont sans doute le sel n'est pas infini, vient à être trop souvent lavée par de grands & fréquens arrosemens, il arrive enfin, que par ce moyen elle perd tout ce qu'elle avoit de sel, & ainsi au bout d'un peu de temps les racines ne trouvant plus de sel dans l'eau qui humecte la terre, ou au moins n'y en trouvant que fort peu elles n'en peuvent faire de bonnes racines nouvelles, & par conséquent ny de bonne seve, ny de bonnes branches, ny de bonnes feuilles, ny de belles fleurs, &c. comme elles en font, quand elles se trouvent dans une terre qui est bonne, & médiocrement humide; d'où je conclus, & ce me semble avec assez de raison, que pour faire les arrosemens à propos il faut beaucoup plus de sagesse, qu'il n'en paroît dans la conduite ordinaire de la plupart des Jardiniers.

D'un autre côté par l'usage du feu, que la plupart d'entreux affectent de faire dans les serres, les Orangers, & Citronniers courent d'autres inconvéniens, qui sont encore tres-pernicieux, une longue expérience me l'a appris, & voicy un raisonnement qui m'y a confirmé; ce feu est ou grand, ou petit; s'il est petit, sa chaleur ne peut agir que sur ce qui est bien près de luy, & n'agit nullement sur ce qui en est éloigné, par exemple si on le met en bas, & en peu d'endroits, comme c'est l'ordinaire, il ne peut agir, ny sur les têtes un peu élevées, ny sur les côtez, qui sont opposés, ou éloignés de ce feu, & si on le met en lieu élevé, il ne peut agir sur les branches basses; ainsi supposé, qu'il pût faire quelque bien, ce que je ne croy pas, tou-

jours est-il vray, qu'étant petit il n'en fait que peu, & en peu d'endroits, & par conséquent son secours n'est pas considerable, ou plutôt il est inutile.

Que si d'un autre côté ce feu est grand, comme le propre de tel feu est de dessécher ce qui est humide, par tout où sa chaleur se peut étendre, il desséchera sans doute l'écorce des Arbres & des branches, & sur tout l'endroit où les feuilles tiennent, & par conséquent il rétrécira, & bouchera les canaux de la seve, qui doivent toujours demeurer humides, & ouverts pour servir de passage, & de conduite perpétuelle à la seve de ces Arbres, attendu que, comme j'ay dit cy-dessus, il est indispensablement nécessaire, que sans aucune discontinuation il leur vienne de la seve, tant à la tige, & aux branches, qu'aux fruits, & aux feuilles, si bien que le désordre ne manque pas de leur arriver, dès que le secours discontinuë, la seve étant sans doute à cette sorte d'Arbres, ce que l'eau est aux Poissons, ce que l'air est à tous les vivans terrestres, & même ce que les fondations sont aux Edifices, & ce que la main est aux poids, qu'elle tient suspendus en l'air.

En tout cas ce feu, comme disent les Philosophes, altère l'air, c'est à dire, qu'il y cause un changement notable, car il fait à son égard la même chose, qu'il fait d'ordinaire à l'égard de l'eau; l'expérience nous apprend, que si l'eau qui vient de bouillir, se trouve bien-tôt après dans un lieu où elle cesse d'être échauffée, elle est, pour ainsi dire, bien plus sensible au froid, c'est à dire, qu'elle est bien plutôt glacée qu'une autre, qui n'aura pas été près du feu; ainsi pour les impressions du froid, en ce qui regarde l'air, ce feu dans la serre fait, que l'air de cette serre est beaucoup plus susceptible de la gelée, qui l'environne de tous les côtés, que celui qui n'aura senti nulle chaleur de cette nature; ces sortes de chaleurs causées par du charbon allumé, soit dans un poêle caché, soit dans des terrines, quoy qu'elles soient capables d'empêcher certains effets du froid à l'égard des animaux, qui n'en prennent qu'autant qu'ils sentent en avoir besoin; cependant elles ne l'empêchent pas assez à l'égard des Orangers; ces Arbres n'ont pas le don de connoître au vray le degré de chaleur étrangère, qui peut leur convenir contre le froid des Hyvers, & dans la verité, pour pouvoir tirer avantage du feu artificiel en faveur de nos serres, il faudroit premièrement, que nous connussions la juste mesure du besoin que ces Arbres en ont, soit pour être absolument défendus de l'attaque du froid, soit pour retrouver si bien la chaleur perdue, que dans la suite il ne leur en restât aucune infirmité; mais nous n'avons point cette connoissance: un Oranger qui a senti la gelée, perd infailliblement ses feuilles, & devient infirme pour long-temps; il faudroit en second lieu, que dans toute l'étendue de la serre cette chaleur fût toujours en même état, ce qui n'est point, & ne peut pas être; car elle ne peut jamais être, ny juste dans sa durée, ny, comme disent les Philosophes, être réglée dans son intensión; cela veut dire, que comme tout le monde l'éprouve assez, elle ne peut avoir une durée perpétuelle, & uniforme, & principalement pendant la nuit, qui est le temps que le froid agit le plus vivement, & que le Jardinier dort avec le plus de tranquillité; par conséquent un feu, qui dans le commencement que le charbon s'alume est médiocre, qui devient après fort grand, & enfin la matière, venant à être consumée, diminué notablement, ou finit tout-à-fait, un tel feu, dis-je, fait assurément un grand désordre dans cette serre, puisqu'il y gâte les branches voisines, qu'il y dessèche les feuilles, & que sur tout il altère l'air, qui fait icy tout le bien, & tout le mal, selon qu'il est bien ou mal conditionné.

J'estime donc, que les véritables remedes pour conserver les Orangers ferrés, contre le froid, qui leur est si funeste, sont, comme nous l'avons expliqué cy-dessus, une bonne exposition, des portes bien épaisses, & bien closes, des fenêtres bien fermées, avec de bons chassis doubles, & bien calfeutrez, & principalement de fort bonnes murailles; mais en cas que les serres, dont on se sert, n'ayent pas été bâties d'abord pour être ce qu'elles sont, comme il arrive assez ordinairement, car par exemple ce sont des lieux, qui auront servi ou de Sale, ou de Celier, ou d'Escurie, &c. & à l'occasion de la curiosité, qui aura pris pour des Orangers, on se fera resolu de les faire servir pour un temps d'Orangerie; en tel cas, dis-je le plus sûr est de faire bâtir, soit en dedans, soit en dehors (selon que les lieux le permettront) quelque contre-mur d'un bon pied d'épais, & cela de la hauteur, & longueur de toutes les murailles suspectes; ce contre-mur doit être de maçonnerie bien faite, ou même dans un besoin on le peut faire de fumier grand & sec, & bien batu l'un sur l'autre; en sorte que pour le tenir toujours, en état, & empêcher qu'il ne tombe, on ait soin de planter en terre environ de quatre en quatre pieds de grosses perches, ou des chevrons, tous joignans ce contre-mur de fumier sec.

Ces fumiers en dedans ne sont pas sans doute agréables, ny à la vûë, ny à l'odorat, & même ils menacent de servir de retraite aux Rats, & aux Souris, qui sont capables de ronger l'écorce, ou les racines de nos Arbres; mais outre qu'on a beaucoup de moyens, & de facilité de détruire une bonne partie de ces animaux; ils ne sont pas à beaucoup près si funestes, & si pernicieux aux Arbres serrez que les gelées, contre lesquelles tels contre-murs de fumiers sont employez en attendant qu'on fasse une bonne serre; & cecy doit pareillement servir de réponse à l'objection faite en faveur de la veuë, & de l'odorat; je souhaite extremement, qu'on n'en vienne point à une telle extrémité, & qu'on ait toujours commencé à bâtir exprés une bonne serre.

Que si outre toutes ces précautions on s'aperçoit de quelque glace dans la serre, & cela par le moyen de quelque linge mouillé, ou de petits vases pleins d'un peu d'eau, lesquels pendant l'Hyver il est nécessaire de mettre dans cette serre en différens endroits, & sur tout auprès des portes & des fenêtres, & sur le bord des Caisses, afin d'observer, si le froid, contre lequel on doit icy être toujours en garde, & en inquiétude, aura été capable d'y pénétrer; en ce cas-là un remede infailible pour avoir une chaleur douce, uniforme, & qui dure autant qu'on le peut souhaïter, c'est d'y alumer des flambeaux, ou des lampes de la durée desquels on soit assuré, & les mettre ainsi alumés, soit dans l'entredeux des chassis oposez aux fenêtres, si c'est par là que le froid a pénétré, soit auprès des portes, soit dans toute l'étenduë de la serre, prenant si bien ses mesures, que la flamme ne touche point aux Arbres, & qu'il n'arrive point de cessation d'une telle chaleur, comme on le peut aisément faire; l'expérience d'une bougie alumée dans un Carosse bien fermé, ou de plusieurs dans une chambre pareillement bien close, servira pour confirmer cet expédient, comme elles m'ont servi pour me le faire imaginer.

## CHAPITRE X.

*De ce qui est à faire à la tête des Orangers, tant pour rétablir ceux qui ont été long-temps négligés, ou mal conduits, ou même gâtez, soit par le froid, soit par l'humidité, soit par la grêle, que pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux & agréables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux.*

**P**our satisfaire à l'importance, & à l'étendue de ce Chapitre, j'estime qu'il faut icy d'abord proposer l'idée que je me suis faite de la beauté d'un Oranger, soit grand, soit petit, soit médiocre; car il en est de beaux des uns, & des autres, aussi-bien que parmy les animaux de chaque espece il en est de beaux de tout âge, & de toute taille; mais ce qui est vray, c'est que rien n'est plus rare que de trouver des Orangers qui soient en même temps fort grands, & parfaits, au lieu qu'il en est assez de médiocres qui sont beaux, & accomplis; il faut pareillement dire que véritablement il est de beaux Orangers en buisson (on appelle Orangers en Buisson ceux, dont les branches commencent dès le bas) mais que ceux, qui ont une tige belle, bien droite, & haute environ depuis deux pieds & demy jusqu'à trois, ou quatre, ou tout au plus jusqu'à cinq ont beaucoup plus d'agrément, & pour ainsi dire ont plus de noblesse, & de majesté que les Buissons; je ne suis pas trop pour les tiges qui passent cette hauteur, quoy que d'ailleurs elles ayent leur beauté, & qu'elles ayent en effet quelque chose de Royal; elles seroient, ce me semble, admirables, pour des Arbres en pleine terre, mais pour des Arbres en caisse elles entraînent de trop grandes sujétions, & de trop grands embarras, tant pour le transport, & le remuement, que particulièrement pour la hauteur des portes, & des serres: une serre de quinze à seize pieds est d'une belle grandeur, & peut assez bien s'accommoder à la portée de toutes sortes d'honnêtes curieux, mais dès qu'il en faut qui ayent des vingt-deux, & vingt-quatre pieds de haut, comme il en faut pour des Arbres, qui ayant des huit, neuf, ou dix pieds de tige, ou même davantage doivent avoir des têtes à proportion, & des caisses de quatre à cinq pieds de haut, je vous avoué que cette hauteur me fait peur, y ayant, ce me semble, peu de gens qui puissent parvenir à faire de tels bâtimens; à peine même voit-on des portes de Villes qui ayent une telle élévation; cependant nous devons grandement louer l'habileté de celuy, qui de nos jours a osé élever de tels Arbres, & nous devons même espérer que, comme ils paroissent dignes de la curiosité du plus grand Monarque du monde, nous les verrons bientôt faire un ornement extraordinaire dans ses Jardins.

Or donc pour pouvoir dire que la tête d'un Oranger, quel qu'il soit, possède toute la beauté qui luy convient, j'y demande six conditions principales.

La première que cette tête soit d'une figure ronde, mais de manière que cette rondeur soit large, étendue, presque plate, & aprochant de la figure d'un Champignon nouveau né, ou d'une calote, & que cependant ce ne soit point une rondeur affectée, comme celle qu'on donne à des Mirtes, des Ifs, des Filarias, des Chèvres-feuilles, des pieds de Bouys, &c. où l'on ne voit rien que de forcé, & de

con-

concrain  
de un air  
d'inde, au  
La fec  
confusion  
comme no  
d'une quan  
presque éga  
tous, si on  
gers; mais  
tontent pas  
La troisi  
sient si bie  
côté de la ter  
bessent da  
les feuilles bi  
arrivée à chac  
suis de cete  
chantés, c'est  
voient se red  
vieux, des  
ets ainsi foit  
plus renversé  
troisième con  
elles marquen  
Arbre est de le  
consequen, q  
ornement qui  
tion que j'ay  
d'un pied, ou  
re ans attach  
tel Arbre soit  
restent guère  
quatre ans, il  
longues brancl  
chose de dégar  
Printemps, pre  
puccet pour l'a  
La quatrième  
tre de faire tous  
le point, ou qu  
ped, & ainsi de  
par tous les sé  
longs, & un peu  
ciment d'eux  
Tom. 1.



contraint ; mais je veux que ce soit d'une rondeur naturelle, & qui, pour ainsi dire, ait un air libre, & sans art, comme nous en voyons d'ordinaire aux Maronniers d'inde, aux Tilleux, aux Châteigniers, &c.

La seconde condition est que cette tête soit pleine, sans avoir cependant aucune confusion par dedans, c'est à dire, que dans le milieu elle ne doit pas être vuide, comme nous affectons que nos Arbres fruitiers le soient, mais elle doit être garnie d'une quantité raisonnable de branches toutes belles, toutes bien nourries, toutes presque égales en grosseur, & enfin toutes faciles à voir, & même à conter tout d'un coup, si on le peut ; c'est icy une des principales conditions de la beauté des Orangers ; mais en même temps elle est une des plus rares, car beaucoup de gens ne content pas cette confusion pour un aussi grand défaut, qu'il me le paroît.

La troisième condition est, que les branches, qui composent la tête de l'Arbre, soient si bien nourries, & si vigoureuses, que leurs extrémités au lieu de pancher du côté de la terre, comme on en voit une infinité qui le font se soutiennent, & se redressent du côté de l'air, & que ces branches ainsi redressées soient chargées de belles feuilles bien vertes, & bien grandes, & qu'enfin la dernière longueur, qui est arrivée à chacune de ces branches, n'excede pas d'ordinaire un demy pied ; les raisons de cette troisième condition sont premièrement que, si les branches sont panchées, c'est en elles une marque de foiblesse si grande, que jamais elles ne sauraient se redresser, & comme les nouveaux jets ne viennent qu'aux extrémités des vieux, desquels ils suivent naturellement la situation, il arrive que tout ce que des jets ainsi foibles, & panchés viennent à pousser, se trouve encore plus foible, & plus renversé, & par consequent fait enfin un fort vilain effet ; les raisons de cette troisième condition sont en second lieu, que si les feuilles sont petites, & jaunes, elles marquent beaucoup d'infirmité dans le pied, attendu que le naturel de cet Arbre est de les avoir grandes, larges, vertes, épaisses, &c. elles marquent par consequent, que bientôt elles viendront à tomber, & à laisser cet Oranger sans l'ornement qui le doit toujours accompagner ; enfin les raisons de la troisième condition que j'ay proposée, sont que, si la dernière longueur est excessive, c'est à dire d'un pied, ou davantage, comme les feuilles ne sont tout au plus que trois, ou quatre ans attachées à la branche qui les a produites, (& encore pour cela faut-il que tel Arbre soit tres-vigoureux) car à la plupart de ceux que nous voyons, elles n'y restent guère qu'un an, ou deux ; comme, dis-je, les feuilles ne vivent que trois, ou quatre ans, il arrive qu'enfin ces feuilles venans à tomber à leur tour il paroît de longues branches dépouillées, qu'il ne faudroit point voir, & ainsi il se fait quelque chose de dégarny qui déplaît entièrement à la vûë ; c'est pourquoy si quelque jet au Printemps, prend le train d'exceder la longueur du demy pied, il faut aussi-tôt le pincer pour l'assujétir à cette mesure.

La quatrième condition demande principalement que l'Arbre fasse, ou soit en état de faire tous les ans beaucoup de beaux jets au Printemps, autrement s'il n'en fait point, ou qu'il n'en fasse que de fort petits, & de fort menus, il a du défaut dans le pied, & ainsi dans l'année d'après il court risque de se dépouiller, ce qu'il faut éviter par tous les soins imaginables ; or les jets ne sont beaux que quand ils sont un peu longs, & un peu gros, & que par consequent comme nous venons de le dire, ils se soutiennent d'eux mêmes sans pancher leur extrémité, étant infallible que pour

lors ils ont ces feuilles grandes, & bien vertes que nous souhaitons, & avec cela on évite seurement l'inconvénient du dépouiller, puisque les feuilles qui ont trois ans passés, venans à tomber selon le cours de la nature, on a toujours celles des deux dernières années avec celles de l'année courante, pour soutenir l'ornement, & la décoration de l'Arbre.

La cinquième condition veut qu'il fasse tous les ans non pas une quantité infinie de fleurs, mais une quantité raisonnable de celles qui sont belles, c'est à dire, qui sont grandes, longues, larges, & lourdes, & qui ensuite donnent suffisamment de beaux fruits; sur quoy je dois dire que les Orangers font au Printemps de deux sortes de fleurs, les unes viennent sur le bois de l'année précédente, & communément celles-là sont petites, & rondes, & viennent par confusion, de sorte qu'il en tombe beaucoup sans achever de fleurir, ce sont les premières à paroître au Printemps; mal-heur à l'Arbre qui s'en charge trop, & qui appartient à des gens qui l'en trouvent plus beau; c'est une beauté de peu de durée, la suite n'en fera que fâcheuse & dégoûtante.

Je sçay bien que mes sentimens en cecy ne seront pas au gout de tout le monde, y ayant beaucoup de curieux qui croient qu'un Oranger ne sçauroit avoir trop de fleurs; je ne puis m'empêcher de déclarer qu'à mon sens c'est une erreur, dont eux-mêmes se guériront par le temps, je serois volontiers de leur avis, s'il étoit possible de marier la grande quantité de ces sortes de fleurs avec les autres conditions, dont il est vray que je fais plus de cas, la beauté de l'abondance des fleurs n'étant qu'une beauté d'environ quinze jours, au lieu que les autres sont des beautés de toute l'année, & par conséquent préférables.

Les autres fleurs d'Orangers viennent à l'extrémité des jets de l'année, & communément celles-là ont toutes les belles, & bonnes qualités requises; elles ne viennent pas en confusion, elles sont grandes, longues, & bien nourries, & ne commencent que dans la fin de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet; il est à souhaiter d'en avoir suffisamment de celles-cy.

Enfin la sixième condition de la beauté d'un Oranger demande, qu'il soit net de toutes sortes d'ordures, de poussière, & particulièrement de Punaises, & de Fourmis; nous avons déjà fait connoître au commencement de ce Traité, que rien n'est plus aisé, que d'en venir à bout.

Après avoir proposé l'idée que je me suis faite d'une belle tête d'Oranger, & avoir principalement supposé, qu'on n'a pas manqué de faire à l'égard du pied, tout ce qui étoit nécessaire pour la mettre en état de bien pousser, car de-là dépend tout le reste; il faut examiner présentement ce qui est à faire pour parvenir à cette idée, soit à l'égard des Arbres, qui n'ont pas encore commencé leur tête, & sont nouvellement encaissés, soit à l'égard des autres, qui n'ont receu aucune conduite, ou pour ainsi dire aucune éducation.

Premièrement, pour ce qui est de la rondeur, & de la plénitude de la tête, je suppose, qu'après l'avoir bien imaginée, & ou au moins approuvée, on s'apercevra aisément des défauts qui luy sont contraires, si bien qu'on ne sera pas content de voir un Oranger vuide dans le milieu, ny un qui soit plat par quelqu'un des côtés, ou trop allongé par quelqu'autre, ny un qui monte en pyramide comme un Cyprés, ou de qui les branches pour être trop foibles panchent vers la terre, comme sont d'ordi-

naires

naire celles de ces Ceriziers qu'on apele tardifs; on ne pourra pas même souffrir aucune branche, qui excedant les autres défigure la rondeur commencée.

Et ainsi pour remédier au vuide, comme ce n'est pas un défaut qui soit ordinaire à l'Oranger, lequel au contraire est naturellement plein, & confus, aussi-bien que la plûpart de tous les autres Fruitiers, on doit croire qu'il n'est vuide que parce que quelque faux habile Jardinier aura affecté de le faire, ou parce que malheureusement, & inopinément quelque branche du milieu aura été rompuë: dans l'un, & l'autre cas, il n'est question que de conserver d'autres branches, que la nature ne manquera pas d'y pousser, si l'Arbre est bien vigoureux, ou s'il n'y paroît pas assez de disposition pour cela, attendu que l'Arbre est devenu malade, & languissant, il ne faut que se résoudre de bonne heure à ravalier une, ou deux des plus grosses branches voisines de ce milieu, & être assuré qu'étant ainsi ravalées elles en pousseront d'autres, qui corrigeront en peu de temps le défaut dont est question.

A l'égard d'un Oranger imparfait dans sa rondeur, qui par exemple se trouve plat par quelqu'un des côtés, ce défaut peut venir de deux causes; c'est à sçavoir, ou de quelque accident qui aura rompu quelque branche, laquelle naturellement contribuoit à la rondeur, & en ce cas, il faut nécessairement ravalier la partie conservée jusqu'à l'endroit, où un Jardinier sage & habile juge que la rondeur se peut le mieux rétablir.

Ou il vient de ce que le Jardinier négligent, ou malhabile aura laissé pousser en liberté une, ou deux grosses branches, dans lesquelles toute la vigueur de l'Arbre paroïssoit prendre son cours, pendant que la partie plus foible demeuroit, pour ainsi dire, abandonnée, au lieu, qu'il devoit pincer à une hauteur raisonnable telles grosses branches dans le temps qu'elles pouffoient, ou au moins les tailler courtes l'année d'après au Printemps.

Telles branches étant pincées, ou taillées à propos n'auroient pas manqué de pousser tout autour de leur extrémité plusieurs autres branches, qui auroient fait un Arbre rond; ainsi pour corriger un tel défaut, qui est grand à mon sens, il en faut nécessairement venir à une opération qui paroît cruelle, c'est à dire, à ravalier toutes les branches échapées, & reduire tout l'Arbre à commencer une rondeur agréable à l'endroit, que l'on juge le plus à propos, ce qui communément peut aller aux environs de l'endroit foible d'un tel Arbre, ou bien il faut commencer la figure sur l'extrémité de telles branches échapées, s'il y a aparence que l'effet en doive être agréable, & cela étant on abandonnera tout ce qui étoit resté bas, & foible.

Si la figure d'un Oranger paroît défectueuse en ce qu'un côté se fera trop allongé, il n'y a d'autre remede que celui de retrancher entièrement toute la partie qui, pour ainsi dire, est sortie de son rang, en s'allongeant plus qu'il ne faloit.

La même chose est à faire pour celui qui paroît pointu, c'est à dire qu'il faut retrancher tout ce qui est emporté, & qui empêche que la tête n'ait cette rondeur un peu plate, que nous souhaitons.

Mais quand la plûpart des branches ont leurs extrémités, qui panchent en bas, c'est un défaut qui leur vient de ce qu'elles sont trop foibles; car naturellement toutes les branches se soutiendroient droites, si elles étoient assez grosses, & assez fortes pour porter le poids de leurs feuilles; or ce défaut de foiblesse est causé tantôt par la mauvaise nourriture, & tantôt par le grand nombre de branches qui sont à

nourrir, eu égard à la vigueur du pied quelle qu'elle soit, grande, ou petite, cette vigueur ne pouvant enfin aller que jusqu'à un certain point; c'est pourquoy il faut que le Jardinier soit assez habile, premièrement pour sçavoir donner une bonne terre, le Chapitre cy-dessus en traite amplement; & en second lieu ayant fait son devoir de ce côté là, il faut qu'il sçache connoître certainement la charge, que son Arbre peut porter, afin de ne luy laisser de branches qu'autant qu'il en peut nourrir de belles, & bien soutenues.

Voyant donc un Arbre avec ce défaut de branches trop panchées, lequel je suppose ne pas venir de la nourriture, j'estime qu'il faut commencer par luy ôter une grande partie de telles branches, c'est à dire toutes les foibles, & sur tout celles qui ne contribuent pas à rendre la figure agréable, pour ne conserver que les fortes, qui se trouvent bien placées.

Or telle operation se doit particulièrement faire dans le temps de la pousse des Arbres; & pour cet effet il est necessaire de remarquer, que d'ordinaire en fait d'Oranger (il n'en est pas de même à la plûpart des autres Arbres) une branche qui n'ait, de quelque endroit qu'elle naisse, soit du corps de l'Arbre, soit d'une autre branche, elle est accompagnée d'une seconde, & souvent d'une troisième, sur quoy on a cette reflexion à faire, que si la seve qui est partagée en deux, ou trois canaux, étoit toute reduite à un seul, c'est à dire à une seule branche, cette seule branche, qui se trouveroit avec une bien plus grande portion, en seroit assurément mieux nourrie; & par conséquent & plus grosse, & plus forte, & plus capable de se soutenir droite, & de porter son poids.

Or on est le maître de rassembler en un cette seve partagée, n'y ayant pour cela autre chose à faire qu'à ébourgeonner, c'est à dire qu'à diminuer notablement le nombre de ces petits jets, jusqu'à n'en laisser d'ordinaire à chaque endroit qu'un seul, qui sera celui qu'on juge le plus propre, & le mieux placé; en sorte qu'il puisse contribuer à la belle figure qu'on s'est proposée; il faut faire cet ébourgeonnement tout le plutôt qu'il est possible, afin qu'on ne laisse pas inutilement aller de la seve à des branches, qu'on ne doit pas conserver, & afin qu'en même temps cette seve trouvant non seulement son passage bouché, mais en trouvant un autre ouvert tout auprès, elle y entre pleinement, & le fortifie d'un considerable surcroît de nourriture, ce qui est aussi inmanquable dans le succès, que la chose est facile à exécuter.

Et il faut faire son compte, qu'il vaut beaucoup mieux n'avoir qu'un seul jet bien vigoureux, que d'en avoir deux, ou trois médiocres; le seul qui est vigoureux, & par conséquent a de belles, & grandes feuilles, remplit bien davantage, que beaucoup de petits qui ne sçauroient avoir que de petites feuilles.

Il arrive ensuite assez souvent, qu'une telle branche, à qui on a fait venir la nourriture de deux, ou trois, devient en peu de jours d'une grande longueur, si bien qu'elle excède de beaucoup de voisines, & par conséquent ruine nôtre symétrie; en ce cas là, j'estime qu'il la faut nécessairement pincer, pour ne luy laisser à peu près que la longueur d'un demy-pied, c'est la longueur que je voudrois pouvoir régler à la pousse de tous les Orangers, pour faire que leur tête crût au moins tous les ans d'un pied de large en diamètre, mais non pas davantage, c'est à dire un demy-pied de chaque côté dans toute la rondeur; je ne veux pas qu'il en soit de même

pour

pour la hauteur, un bon demy pied me suffit, on doit être content de cette augmentation d'étendue en diamètre: puisqu'elle promet une toise de plus en six, ou sept ans; c'est quelque chose de tres-considerable, quand on y peut parvenir, & il faut croire que l'Oranger ne fait pas son devoir, s'il n'y parvient pas, & la faute en doit être imputée au Jardinier.

Que si toutes les branches pincées en repoussent bientôt après d'autres, & qu'elles soient en assez grand nombre, & toutes assez bien placées, pour augmenter également par tout la circonference de nôtre Oranger; c'est une bonne fortune dont il faut profiter, mais elle arrive rarement, & partant s'il n'y a que quelque peu de branches, qui ayant été pincées repoussent des jets nouveaux à leur extrémité, il n'en faut conserver aucun, à moins qu'il ne contribuë à la beauté de la figure, ainsi il faudra ôter toutes les autres en ébourgeonnant; & si le Jardinier malhabile, ou mal-soigneux n'a pas fait l'operation du pincer, que je viens de recommander, & qui se fait en Eté dans le temps que tels jets étans fort tendres ils se cassent plus aisément que du verre, il en faudra venir à la taille, & se servir du coôteau, quand ils seront devenus durs, soit qu'on le fasse à la fin de l'Eté, devant que de ferrer les Orangers, comme il est tres-bon de le faire, soit qu'on le fasse au Printemps, quand on les met dehors; car enfin il ne faut absolument laisser aucune branche qui débordé, & gâte la rondeur, que nous devons chercher.

La taille des Orangers a un avantage, que la taille de beaucoup d'autres Arbres n'apas, & particulièrement à l'égard des Pêchers; il arrive assez souvent, qu'une branche de ceux-cy étant taillée ne repousse rien, parce que la gomme la fait périr, mais en matière d'Orangers, quelque branche que ce soit, qu'on ait coupée, ou pincée à un Arbre vigoureux, soit foible, soit grosse, elle ne manque pas d'en repousser beaucoup d'autres, & cela selon qu'elle est plus, ou moins forte, & vigoureuse.

Je dois dire à propos du pincer en fait d'Orangers, qu'il ne faut jamais souffrir de longues branches nouvelles, si ce n'est à ceux qui sont nouveaux plantez, & qui n'avoient simplement que la tige sans aucunes vieilles branches; il est necessaire, que ces sortes d'Arbres en fassent promptement d'assez grandes, & d'assez dégagées pour former une tête, qui soit proportionnée à la grosseur, & à la hauteur de leur tige; ils ne la feroient pas; mais au contraire ils en feroient une petite, & pleine de confusion, si suivant les régles cy-dessus établies on pinçoit court les jets vigoureux, qu'ils font d'ordinaire les premières années.

Le temps de la grande pousse des Orangers est aux environs du solstice d'Eté, c'est à dire dans le mois de Juin, & c'est pour lors qu'il faut être soigneux d'ébourgeonner, & de pincer aussi bien que d'arroser un peu plus qu'à l'ordinaire, c'est à dire une fois, ou deux la semaine, pour aider à cette première & grande action, & la faire durer plus longtemps: il se fait aussi quelquesfois un considerable redoublement de pousse vers la fin de Juillet, & au commencement d'Aoust; il faut y avoir les mêmes égards qu'à la pousse du mois de Juin; mais si ce redoublement ne vient que vers la fin du mois d'Aoust, ou au commencement de Septembre, il n'en faut pas faire grand cas; les jets de cette saison là périront dans la terre, parce qu'ils n'auront pas eu le temps de s'aouster, ainsi le plus sûr est de les arracher dès qu'ils paroissent, & partant la seve qui les commençoit, demeurera dans les corps des branches, où se faisoit ce redoublement, & les rendra plus fortes & plus vigoureuses.

Si on voit que quelque branche, qu'on aura laissée assez grande en renaissant, ne pousse cependant dans toute son étendue que beaucoup de petits jets jaunâtres, foibles, & languoureux, au lieu de quelques forts & vigoureux, qu'on s'étoit attendu de voir sortir de son extrémité, & dont on croyoit avoir besoin pour la beauté de la figure, pour lors il ne faut faire aucun scrupule de la tailler dans le fort de la sève; tout ce qu'on conservera, s'en portera beaucoup mieux.

J'ose même dire, qu'il n'est pas possible d'avoir des Orangers, qui répondent à l'idée, que je m'en suis faite, à moins qu'on n'ébourgeonne dans le temps de la première pousse, & sur tout pour les Arbres, qui n'ont pas encore atteint cette grandeur de tête, qui leur convient; constamment ceux, qui n'ébourgeonnent point du tout, ou qui attendent à éplucher leurs Arbres, que les fleurs en soient passées, ont véritablement plus de fleurs, mais aussi ils n'ont pas de si beaux Arbres.

Les premiers sont les plus à condamner, en ce que toutes les branches de leurs Arbres sont toutes pleines de toupillons, & par conséquent d'ordure, & de Punaises, & même n'ont que de fort petites fleurs; les autres s'exposent assez souvent, aussi bien que les premiers à voir dépouiller les leurs, attendu qu'ils auront laissé entrer une partie de la vigueur de leurs Arbres dans des branches qui sont à ôter, au lieu de la ménager pour celles, qui sont à conserver, & qui en auroient été plus belles, plus fortes, & garnies de plus grandes fleurs, & de plus grandes feuilles.

L'ébourgeonnement, & le pincement ne contribuent pas seulement à arrondir, remplir, & étendre la tête d'un Oranger; mais ils donnent encore toutes les autres perfections, dont les Orangers ont besoin; ils font que les jets en sont beaux, gros, vigoureux, & soutenus; que les feuilles en sont grandes, larges, & bien vertes, & que l'Arbre est capable de faire tous les ans au Printemps beaucoup d'autres jets nouveaux; ils font produire une quantité raisonnable de belles fleurs, & de beaux fruits ensuite; & enfin ils empêchent, qu'il ne s'engendre sur la tête une si grande quantité de Punaises & de Fourmis, qu'on en voit sur les Orangers trop touffus, & par conséquent procurent cette netteté, qui réjouit & qui charme.

Et partant, si supposé toujours la bonne terre, un peu de soin & d'industrie, nous fournit le moyen infailible de faire, qu'en tout temps les Orangers soient beaux, & agréables dans leur figure, & qu'ils soient particulièrement toujours bien sains, & bien vigoureux pour tout le reste; ne s'ensuit-il pas de là, qu'il n'est pas difficile de sçavoir ce qui est à faire premièrement pour rétablir ceux, qui peut-être ne sont défectueux que du côté de la figure, étans d'ailleurs assez vigoureux, comme aussi pour rétablir ceux, qui véritablement ne manquent pas par la figure, mais par le principal, qui est le défaut de vigueur, & enfin pour rétablir ceux qui ayans ces deux défauts en même temps sont misérables & prêts à périr.

Or en general le grand désordre des Orangers leur peut arriver en quatre manières différentes; premièrement du côté de l'encaissement, qui peut être aura été mal fait, & en de méchante terre, ou qui n'aura pas été renouvelé au besoin; en second lieu, il peut venir du côté de la terre, pour y avoir été gâtés par le feu, le froid, ou l'humidité; en troisième lieu, il peut venir de dehors pour avoir été tourmentez par la grêle, par les grands vents, ou par quelque accident inopiné; en quatrième lieu, enfin il peut venir pour avoir été mal taillés, ou long-temps mal traitez de trop grands, & trop fréquens arrosemens sans nécessité, ou de trop peu d'arrosemens

semens pendant les mois de May, Juin & de Juillet; car voilà ce me semble les principales manières, dont les Orangers peuvent être réduits en miserable état.

Ce qui fait peur à cet égard, & donne même beaucoup de chagrin au Jardinier, est que pour rétablir ces Orangers, il en faut nécessairement venir à de terribles abatis, tant du côté des racines, que du côté de la tête, abatis, que peu de gens sont capables de faire à propos, & que presque tout le monde condamne à la première inspection, quelque bien-faits qu'ils soient; mais véritablement on doit espérer, qu'au moins les Curieux habiles les approuveront, & que particulièrement le succez, quoy qu'un peu lent, & tardif, les justifiera.

Et premièrement, à commencer par ce qui est à faire à l'égard des racines d'un Oranger, ou Citronnier infirme, si ces Arbres paroissent vieux encaissez, si bien qu'on a lieu de juger, que les racines touchent le fond de la caisse, & qu'ainsi ils n'y ont plus assez de nourriture, pour lors il faut se résoudre de les décaïsser entièrement, pour leur ôter les deux tiers de leur mote, & d'abord il faut examiner, si la terre de cette mote paroît fort légère, car si cela est, il faut arroser extrêmement trois, ou quatre heures, devant que d'en venir au décaïssement, afin que la terre étant bien mouillée les racines y tiennent un peu davantage & qu'ainsi on puisse plus facilement être le Maître de n'en ôter que ce qu'on trouvera à propos; ce qui n'est point, quand les terres sont légères & sèches, parce que pour peu qu'on y touche, il en tombe beaucoup plus qu'on ne voudroit; mais si la terre paroît assez matérielle, on pourra en décaïssant, se passer des arrosemens, dont nous venons de parler; que si ces Arbres ne sont encaissez que d'un an, ou deux, & qu'ils soient cependant encaissez trop bas, pour lors il faut encore examiner, si les terres sont trop fortes, ou trop légères; si elles sont trop légères, il faut commencer par une espèce de demy-rencaïssement; c'est à dire qu'il faut leur mettre le plus qu'on pourra de terres mieux conditionnées, & mieux préparées, que les précédentes, & cependant prendre garde de ne point ébranler l'Arbre & de ne point découvrir les racines, car cela sans doute leur seroit préjudiciable; mais si les terres sont trop matérielles, ou si même elles ne le sont pas trop, je suis d'avis qu'on fasse un entier décaïssement, pour retrancher une partie de la mote, la mettre ensuite tremper, & puis la rencaïsser de la manière cy-dessus expliquées; car en verité tout ce qu'on pourroit faire à la tête ne serviroit guère de rien, si on ne commençoit par le pied, qui est icy le fondement de tout, & le seul ouvrier capable de fournir au rétablissement, à l'entretien & à la conservation de la tête.

Après avoir fait au pied ce qu'il y falloit faire, il faut en second lieu venir à travailler à la tête, & d'abord faire son compte, que ce qui est de plus affligé, ce sont les extrémités des branches, auxquelles depuis quelque temps la nourriture ne peut presque plus parvenir; si bien qu'elles sont altérées des sécheresses, soit parce que la sève est beaucoup diminuée dans le pied, soit parce que la tête est trop chargée, en égard à la vigueur du pied; cecy étant à peu près semblable aux eaux des fontaines jaillissantes, qui ne scauroient plus monter à la hauteur ordinaire, soit parce que les sources sont affoiblies, soit parce qu'elles sont trop partagées. Il faut donc rogner, & ravalier ces extrémités de branches, & les rogner même notablement, parce que la prudence veut, qu'après avoir traité le pied comme un infirme, on ne lui laisse plus de charge qu'à proportion de ce qu'il en peut porter, c'est à dire à

proportion de ce qu'il est capable de faire, or suposant qu'il est constamment infirme, comme nous venons de le voir dans les racines, on a été obligé de luy en retrancher une grande partie, c'est à dire que le nombre des Agens, qui travailloient bien pour faire vivre tout le corps de cet Arbre, étant de beaucoup diminué par les grands retranchemens des racines, quoy que veritablement ce soit pour un plus grand bien, il faut aussi à proportion diminuër beaucoup la charge de la tête.

De plus, comme on doit s'attendre, que vray-semblablement il se fera de nouvelles branches aux extrémitez des vieilles qu'on a racourcies, il faut s'être fait une idée si juste de la beauté de la figure, qu'on prétend former, qu'il ne vienne aucune branche nouvelle, qui par sa situation ne puisse contribuër à cette beauté.

Or dans cette idée il faut être également sage, & hardy, sage pour ne couper qu'autant qu'il en est besoin, hardy pour ne conserver cependant rien d'inutile; il faut être pleinement le maître de son operation, sans avoir rien qui gêne, ou qui inquiète; autrement si on ne travaille qu'en tremblant, par l'appréhension d'être blâmé d'en avoir trop coupé, on tombe d'ordinaire dans l'inconvénient de n'en couper pas d'abord assez; si bien qu'on est enfin réduit à en couper encore davantage deux, & trois années tout de suite, & ainsi on perd beaucoup de temps dont on a grand sujet de se repentir.

Ce n'est pas que quelque habile qu'on soit à couper, on n'ait encore quelquesfois de certaines extrémitez coupées, lesquelles meurent sans avoir rien poussé, & sur tout en fait d'Arbres affligez de longues maladies, si bien qu'on est encore obligé de les couper plus bas, ce qu'il faut faire du moment qu'on s'aperçoit, qu'il n'y a plus rien à espérer ( la sécheresse accompagnée de noirceur, ou de quelque fente le fait connoître bien aisément ) & pour lors on n'a point à se reprocher d'avoir trop abatu, qui est un reproche qu'on ne doit jamais avoir lieu de se faire.

Car enfin, quoy qu'en faisant de tels rencaiffemens, il faille couper beaucoup, il faut cependant être grandement discret & retenu, pour conserver tout ce qui mérite d'être conservé, & sur tout à l'égard des grosses branches; il n'en est pas de même des menuës, qui par quelques feuilles qui y restent, semblent devoir donner quelque considération; au contraire il faut, pour ainsi dire, être dur, & impitoyable à leur égard, telles feuilles ne manquant guère de tomber peu de jours après qu'on a rencaiffé, & ainsi on n'a pas avancé beaucoup de les avoir conservées.

Mais en ce cas qu'on n'ait pas été assez hardy pour ôter ces petites branches en rencaiffant, il faut sûrement les ôter tout aussi tôt qu'on les voit se dépouiller, quand même on en verroit sortir quelques jets passablement beaux, parce qu'en effet il ne faut conter pour beaux jets, que ceux qui sont gros, & vigoureux, & qui naiffans de quelque bon endroit de l'Arbre, soit des branches, soit de la tige, doivent contribuër à la beauté de la figure jusques-là, que ceux qui viennent à naître sur de méchantes branches foibles des années précédentes, ne doivent, pour ainsi dire, être considerez que comme la fausse monoye, qui a belle aparence, & rien davantage.

Je dois icy dire, qu'il n'en est pas aux Orangers comme aux autres fruits, soit à pepin, soit à noyau, en ce qui regarde toute sorte de branches, car par exemple les grosses, qu'on appelle de faux bois, sont d'ordinaire pernicieuses aux Arbres fruitiers; en effet en quelque endroit qu'elles s'y présentent, il leur faut presque tous

jours

ous faire  
particulier  
avec tant  
qu'à avoir  
tant dans  
qui ne v  
conserver  
pourveu qu  
es-là, qui se  
litt, & par  
nous devon  
Il est en  
teux, que  
gers, qu'on  
es sains, & vi  
ne doit nulle  
es tuyaux d'  
seule, comm  
et d'abord,  
es belles ea  
plus que de  
langoureux;  
pour ainsi dir  
long-temps;  
es vigoureux  
remierement  
es vieilles, par  
litt, & par le  
tous jets nou  
niers, qui so  
du Printemps  
ces derniers  
l'operation d  
qu'on leur a  
beaux jets, &  
Or tels Arb  
pouvoir bien fa  
qui ayans vécu  
peine à se rétab  
es animaux l'e  
ur la misère;  
littes, & le sié  
qui doit réveille  
ne, & réveiller e  
peutret jusqu'à  
Tom. I.



jours faire la guerre pour les ôter, parce que rarement font-elles du fruit, qui est particulièrement ce que nous y cherchons, & voilà pourquoy nous y conservons avec tant de soin celles, qui sont foibles; mais aux Orangers comme il ne faut viser qu'à avoir un Arbre, qui soit de belle figure, & qui marque beaucoup de vigueur tant dans ses feuilles, que dans ses jets, sans se mettre beaucoup en peine des fleurs, qui ne viennent d'ordinaire qu'en trop grande quantité; de-là vient, qu'il y faut conserver tout le plus qu'on peut de grosses branches, même celles de faux bois, pourveu que les unes, & les autres se trouvent bien placées; en effet il n'y a que celles-là, qui soient capables d'en faire d'autres grosses, autant que nous en avons besoin, & par consequent de faire de grandes feuilles, & de grandes fleurs, telles que nous devons les souhaiter.

Il est encore à propos, que je fasse remarquer icy pour la conservation de nos curieux, que les premiers jets, qui se font au bout des vieilles branches de ces Orangers, qu'on a rencaissés malades, que ces premiers jets, dis-je, bien loin de paroître sains, & vigoureux; ils paroissent eux-mêmes malades & moribonds, mais cela ne doit nullement inquiéter; ils sont d'ordinaire comme la première eau, qui sort des tuyaux d'une fontaine nouvellement faite; cette première eau est sale & bourbeuse, comme se sentant des ordures du lieu sale où elle a passé; le tuyau n'est pas net d'abord, c'est elle-même qui le nettoye, & qui est poussée par les vents, que les belles eaux nouvelles de la source chassent devant eux, & ensuite on n'en voit plus que de belles; aussi les premiers jets de l'Oranger malade sont jaunâtres & langoureux; parce que tel Arbre n'avoit dans ses branches qu'un reste de sève, pour ainsi dire malade comme étant provenüe des racines malades, & malades de long-temps; ainsi il ne faut pas s'attendre, que tel Arbre fasse si-tôt de nouveaux jets vigoureux, & des feuilles grandes, & vertes; il ne s'en fera point, qu'il ne se soit premièrement fait de bonnes racines nouvelles par le moyen du retranchement des vieilles, par le moyen de la bonne terre nouvelle, qu'on luy a donnée en rencaissant, & par le moyen de la bonne culture; il faut observer, que ce qui viendra de bons jets nouveaux même, se fera d'ordinaire au pied, & au dessous de ces premiers, qui sont venus jaunes & malades, & qui par le seul effort de la raréfaction du Printemps ont été produits indépendamment des racines nouvelles faites; mais ces derniers jets, qui poussent plus bas en aprochant du gros de l'Arbre, se font par l'operation des racines nouvelles, lesquelles agissant dans la bonne terre neuve, qu'on leur a donnée, se préparent une bonne sève, & consequemment font de beaux jets, &c.

Or tels Arbres nouvellement rencaissés sont quelques-fois longues années sans pouvoir bien faire, & on pourroit dire, qu'ils ressemblent assez à quelques animaux, qui ayans vécu long-temps d'une fort mauvaise nourriture, ont ensuite beaucoup de peine à se rétablir, quand ils en trouvent de fort bonne; il semble que comme, à ces animaux l'estomac, les muscles, les boyaux, &c. se sont rétrencis par la faim, & par la misere; tout de même à ces Orangers la peau qui couvre & la tige, & les racines, & le siège du principe de vie, se soit rendurcie, de manière que la chaleur, qui doit réveiller, & animer ce principe de vie, par lequel tout doit être mis en action, & réveiller en même-temps les vieilles racines, pour commencer d'agir, ne puisse pénétrer jusqu'à eux, ny rarefier l'ancienne sève, & amolir la vieille écorce, pour

donner passage aux nouvelles racines, qui en doivent sortir.

Mais quoy que tels Arbres nouveaux encaissez soient quelquesfois un assez long-temps sans rien faire, comme si en effet ils étoient engourdis; cependant il n'en faut rien désespérer, tandis qu'on y remarquera quelque apparence de vert; j'en ay veu être des trois & quatre ans sans rien pousser, & faire ensuite des merveilles.

Tous les Arbres font régulièrement plutôt des jets nouveaux, que des racines nouvelles, comme nous l'avons expliqué dans le Traité des Plants; mais souvent les Orangers, aussi bien que les Figuiers font plutôt des racines, que des branches, & font aussi plus grande quantité de racines, que de branches; on peut vray-semblablement juger aux uns & autres, qu'il s'est fait des racines nouvelles, quand on y voit des jets nouveaux, & si quelques-uns meurent, après avoir ainsi commencé à pousser, c'est une marque que les nouvelles racines ont péri, ce qui n'arrive que rarement.

Il faut encore icy observer que, si sur les vieilles branches de ces sortes d'Orangers dont nous parlons, il en sort de nouvelles en plusieurs endroits, & que les plus belles de ces nouvelles sortent dans les parties plus voisines du corps de l'Arbre; en tel cas il faut entièrement rapprocher sur ces plus belles, & abandonner les autres, afin de suivre la vigueur, & la force par tout où elle se declarera.

Je ne pense pas qu'il soit trop nécessaire d'avertir, qu'il faut couvrir avec de la cire préparée les endroits coupés soit aux grosses branches, soit à la tige; c'est à quoy on ne manque guère, tous les Jardiniers en sont d'ordinaire fort soigneux, plût à Dieu le fussent-ils autant du reste de la culture: cette cire préparée empêche que l'ardeur du Soleil n'altère rien à la playe, & elle se fait moyennant une tres-petite quantité d'huile, qu'on met fondre avec de la cire jaune neuve, en sorte que telle cire demeure après cela un peu mole, & facile à manier, & à s'étendre; les Epiciers en vendent d'ordinaire de toute aprêtée, & pour la faire valoir davantage, ils la colorent à peu de frais, soit de rouge, soit de vert, soit de bleu, mais telles couleurs y sont absolument inutiles.

Après avoir dit ce qui à mon sens est à faire en rencaissant un Oranger malade, il reste à dire ce qui est à faire à un Oranger qui étant beau, & vigoureux a été battu, & gâté par la grêle, ou par les vents, ou par quelque accident inopiné.

Ce n'est pas icy une operation terrible, comme celles que nous venons d'expliquer; le plus grand mal est d'ordinaire sur les feuilles, que la grêle aura hâchées, & déchiquetées; les racines qui sont le point principal de l'affaire, n'en auront pas souffert, & ainsi il n'y aura pour cela aucune obligation de rencaisser: je suis donc d'avis, qu'en tel cas on se contente simplement d'ôter les feuilles, & s'il y a quelques jets rompus, on les coupera au dessous de l'endroit rompu: Que s'il y en a beaucoup de rompus d'un côté, en sorte que l'Arbre en dût paroître défiguré, en tel cas il faut se refondre à en couper autant sur les côtez qui n'ont pas été gâtés, qu'on en aura coupé sur les autres: l'Arbre étant vigoureux, comme je le suppose, on le verra bien tôt rétabli par tout: mais s'il est languoureux, cet accident doit faire avancer le rencaissement; en sorte que, si la grêle a donné dans la fin de May, ou dans les premiers jours de Juin, comme c'est d'ordinaire la saison la plus dangereuse pour la grêle, on le fasse tout aussi-tôt avec un notable retranchement de branches: Que si elle n'a donné que sur la fin de Juillet, on se doit simplement conten-

ter de leur retrancher ce qu'il y a de gâté tant aux feuilles, qu'aux branches.

## CHAPITRE XI.

*De ce qui est à observer pour transporter les Orangers, & les bien placer au sortir de la serre. Du temps qu'on les doit serrer, & du temps qu'on les doit sortir. De ce qui est à faire en les entrant, en les sortant, & pendant qu'ils sont dans la serre. Et enfin de l'ornement, ou agrément qu'on peut faire pendant l'Hyver dans les serres.*

Autant que le titre de ce Chapitre paroît long, autant la matière en est-elle courte, & succinte : ce n'est pas qu'on ne la puisse embarasser de quelque petite difficulté, qui est de sçavoir de quoy je dois premièrement parler, ou de ce qu'il faut faire en sortant les Orangers, ou de ce qu'il faut faire en les entrant : car d'un côté la sortie suppose qu'on les a premièrement entrez, mais aussi l'entrée suppose que, comme on les avoit soit de succession, soit de nouvelle acquisition, ils avoient déjà été placez dehors, & ensuite serrez : c'est à peu près la difficulté de l'œuf, & de la poule, & comme à mon sens ce n'est pas un point bien important, j'en laisseray la décision aux gens de loisir, & qui cherchent à plaifanter.

Je reviens donc à mon affaire, & après avoir supposé, que pour le transport des caisses petites, & médiocres, tout le monde sçait se servir de civières, ou de gros bâtons, qui avec de bons crochets embrassent le fond des caisses des deux côtéz, ou avec des cordes envelopent les quatre pieds & que pour transporter les grands Arbres tout le monde sçait pareillement se servir de chariots fort bas, sur lesquels à force de leviers on fait monter les caisses, & ensuite, soit par des hommes soit par des chevaux, on les conduit dans les lieux destinez.

Cela, dis-je, supposé, je dis pour satisfaire au reste de la première partie de mon titre, que comme ces Arbres aiment le chaud, & que comme depuis la my-May qu'on les sort, jusqu'à la my-Octobre qu'on les serre, il fait seurement le temps qu'ils demandent, ils se trouvent bien placés en quelque endroit qu'on les mette, pourveu que le soleil y donne au moins une partie du jour, en sorte qu'ils sont heureusement placez d'être dans le voisinage d'un mur, ou d'un bois exposé au Nord, & même cette situation est celle de toutes, qui depuis la fin d'Aoust jusqu'au temps qu'on les doit rentrer, leur est en effet la plus convenable; parce qu'elle les met à couvert des vents du Midy, & du Couchant qui soufflent en ces temps-là, & qui d'ordinaire tourmentent horriblement les Arbres encassez.

Si bien que si on en avoit la commodité, il seroit à souhaiter, qu'après les avoir exposez au Levant, ou au Midy pendant les mois de May, Juin, Juillet, Aoust, qui sont en effet les expositions les plus favorables pour eux au sortir de la serre, on les peut ensuite exposer au Nord jusqu'à la my-Octobre qu'il les faut serrer : les expositions du Levant, & du Midy couvrent les Orangers des vents du Nord, qui sont froids, & les couvrent sur tout des vents de Galerne, lesquels régner d'ordinaire au mois de May, & sont souvent accompagnés de gelées blanches capables de leur faire tort.

Pour ce qui regarde les temps de serrer, & de sortir, tout le monde sçait que,

comme ils ne craignent rien tant que le froid, il les faut garentir de cet ennemy dans tous les temps qu'il paroît, & que par consequent il leur peut nuire; or les nuits ne cessent d'ordinaire d'être froides, & dangereuses qu'environ la pleine Lune d'Avril, qui se trouve vers le huit, dix, ou douze de May, & ainsi il fait bon les sortir pour lors sans attendre plus tard, & sur tout s'il paroît quelque disposition à pluye dans le temps de cette pleine Lune; car si au contraire les vents froids régnerent, il faut attendre que le temps se soit remis au beau; de plus les nuits commencent à devenir froides vers le quinze Octobre, & ainsi pour lors il est véritablement temps de se mettre à serrer les Orangers, tout au moins de les aprocher le plus qu'on peut des serres, afin que, si la saison se trouve extrêmement belle, on puisse diférer pour quelques jours à les mettre dedans, car en effet tant qu'il fait beau dehors, il est avantageux aux Orangers d'y demeurer, & sur tout pour ceux qui alongent encore leurs jets; mais aussi pour peu qu'un changement de vents vienne à nous menacer de froid, on puisse commodément, & promptement les mettre à couvert.

J'observe particulièrement au commencement de May de ne point sortir, comme je viens de dire que la pleine Lune d'Avril ne soit passée; on a d'ordinaire quelques gelées à craindre jusqu'en ces temps là, & je prends garde que l'air paroisse être devenu fort doux, & fort temperé, & sur tout qu'il y ait quelque aparence d'une petite pluye douce, & chaude; ces observations me déterminent à sortir quelquefois devant la my-May, toujours est il certain que, quoyque les Orangers marquent, pour ainsi dire, de l'impatience de sortir par les jets qui commencent à se former dans la serre, en sorte que seurement ils seroient beaucoup mieux dehors, où l'air est en effet plus doux, qu'ils ne sont dedans où l'air est pour lors un peu plus froid, n'ayant reçu depuis si long-temps aucun favorable regard du Soleil; cependant comme la gelée d'une seule nuit pourroit leur faire un notable préjudice, par exemple rouir beaucoup de feuilles, & ruiner l'extrémité des jets tendres, & nouveaux; je suis d'avis, qu'on ait de fort grands égards à la disposition de la saison, & que plutôt on se mette au hazard de manquer par les sortir un peu trop tard, qu'un peu trop tôt; telle année qui est douce & pluvieuse, il n'est pas mauvais de hâter la sortie, telle autre année qui est sèche, froide, & venteuse, la sagesse veut qu'on la difere, & même dans les lieux bas il se faut moins presser de sortir, que dans les lieux élevez, parce que d'ordinaire le grand air, & un peu de vent, qui y souffle, font que les gelées y sont bien moins à craindre.

Or comme une pluye douce est à souhaiter dans le temps qu'on les sort, afin sur tout que les feuilles en soient lavées, & nettiées de la poudre, qui peut les avoir accuëillis dedans la serre; par la même raison en est-il à souhaiter une autre un peu devant que de serrer, afin qu'il ne reste sur les feuilles aucune poussière du dehors, toutesfois il ne faut point serrer pendant la pluye, autrement si les feuilles sont humides en serrant, elles deviendront en peu de temps sales, & vilaines à cause de la poudre qui s'arrêtera dessus; toujours faut-il les arroser une bonne fois, aussi-tôt qu'on les a arangés dans la serre, comme nous avons dit cy-dessus dans le Chapitre huitième, où nous avons aussi amplement parlé des arrosemens, qui sont à faire dehors.

Il n'est pas necessaire de répeter icy, qu'il faut avoir de tres-grands soins, tant pour empêcher que le froid ne pénètre dans la serre, que pour ouvrir les fenêtres, dès

Toutes les  
lées d'air  
pour manger  
boucâtes. & p  
l'eviter d'en  
de Portuga  
vancan des Ind

dés qu'il fait un beau Soleil : il en faut avoir aussi pour empêcher le dégât des rats, & des souris; nous en avons assez parlé en traitant des conditions d'une bonne serre.

Il reste seulement à dire, que nécessairement il faut laisser quelque espace entre la muraille, & les caisses, soit pour empêcher que les branches ne touchent au mur, & par conséquent ne s'y gâtent, soit pour pouvoir de temps en temps visiter chaque Arbre, & l'arroser, s'il est besoin; il reste encore à dire que, si on a une serre assez grande pour y pouvoir faire deux rangs d'Arbres, & y ranger avec ornement, & symétrie tout ce qu'on en a de toutes façons, en sorte qu'on y puisse laisser une allée au milieu, pour jouir en se promenant de la beauté des Arbres ferrez, il reste, dis-je, seulement à dire, qu'il est tres à propos de s'étudier à le faire, & à embéllir le lieu par plusieurs vases pleins de fleurs de la saison, par quelque figure ronde, & enfoncée, qu'on peut faire en face de la porte, par l'arrangement de petits Arbres, & Arbustes au dessus des grands, par l'élevation même des grands sur quelques billots, comme sur autant de pieds d'estaux, afin de cacher autant qu'on peut les murailles; & cela étant on cachera ensuite ces billots avec des vases, ou de petites caisses, en sorte que le lieu quel qu'il soit paroisse plein, & touffu: les Citronniers, les Limes, les Jassemins, les Mirtes, les Lauriers-Thins, les Lentisques, quelques Lauriers-cerifes, & une infinité de simples sont tous propres pour cela; cette diversité de feuillages réjouit, mais pour ce qui est des Grenadiers, & des Lauriers-rose, la figure dépouillée des premiers fait peur, & fait même mal juger des Orangers, & les petites feuilles pointuës, & grisâtres des seconds déparent en quelque façon le reste du théâtre.

Je demande aussi autant qu'il est possible, que mettant dehors ce qui étoit si bien rangé dedans, on le dispose de manière qu'il s'en fasse une figure agréable, pour servir de décoration à l'endroit où on vient de l'exposer; & je veux sur tout que, s'il est possible, on fasse en sorte que dans cette disposition la veuë en soit agréablement surprise, & même trompée en ce que le nombre paroisse plus grand, qu'il n'est en effet.

Nous avons, ce me semble, assez parlé de la figure des Orangers, de leurs fleurs, de leurs feuilles, & de leurs jets; disons présentement un mot des fruits pour marquer ceux qui sont les plus à souhaiter, en quel temps il en faut conserver, & en quel temps il les faut cueillir.

## CHAPITRE XII.

### *Des fruits des Orangers, & Citronniers.*

Toutes les Oranges sont douces, ou aigres, ou aigres-douces, c'est à dire mêlées d'aigreur, & de douceur; les aigres sont pour les fauces, les autres sont pour manger crus, ainsi que d'autres Fruits: dans la première classe il y en a de douçâtres, & pour ainsi dire fades, qui par conséquent sont désagréables, partant il faut éviter d'en avoir autant qu'on peut; les meilleures des douces sont les Oranges de Portugal, & celles d'une autre sorte de grosse Orange à écorce fine qui viennent des Indes: les petits Orangers de la Chine sont aussi fort agréables.

Dans la classe des Orangers aigres, les Bigarades sont les meilleures, les plus belles, & les plus considerables; celles des Orangers qu'on appelle Riche-dépoüille, & celles des Orangers communs, soit greffez, soit sauvages, sont aussi fort bonnes.

Il y a des Orangers, dont les fruits ont l'écorce extrêmement grosse, & épaisse, ceux-là ont fort peu de jus; il y en a donc l'écorce est cornuë, & bossuë comme celles des Bigarades; il y en a enfin donc l'écorce est douce, fine, & déliée.

Les bonnes Oranges à laisser nouër sont celles qui viennent sur les jets de l'année, & fleurissent dans la fin de Juin, ou jusqu'à la my-Juillet; je n'estime pas qu'il en faille guère laisser de celles qui viennent des jets de l'année précédente, aussi-bien sont-elles fort sujettes à tomber sans pouvoir venir en grosseur.

Il n'en faut guère laisser deux ensemble à une même extrémité, tant parce qu'elles s'empêchent de grossir les unes & les autres, que parce que leur pesanteur est capable de rompre le jet qui les porte.

Telles Oranges nouïées en Juin, ou Juillet ne sont d'ordinaire bonnes à cuëillir que quatorze, ou quinze mois après, & c'est pour lors qu'elles commencent à jaunir.

Les feuilles de l'Oranger nommé Cederat ont le même goût, que l'Orange même, & pourroient contribuër à faire de la limonade.

Parmy les Citronniers, & Limiers il y a des differences de douceur, & d'aigreur aussi-bien que parmi les Orangers.

Il y en a aussi parmi les Poncyres, & à l'égard des uns, & des autres il y a à dire toutes les mêmes choses, que nous venons de dire pour les fruits des Orangers.

### CHAPITRE XIII.

#### *Des Orangers, & Citronniers en pleine terre.*

Puisqu'il est vray que les Orangers, & Citronniers viennent naturellement en pleine terre dans les Pays chauds, & temperés, & que ce n'est que par artifice qu'on en élève en pots, ou en caisses dans les climats qui sont sujets à de grands Hyvers; il s'ensuit que ces sortes d'Arbres ont plus de disposition à réüssir de la première façon, dans laquelle leurs racines en liberté peuvent de tous côtez prendre beaucoup de nourriture, que de la seconde, où ces mêmes racines étant reduites en tres-peu d'espace, & étant pour ainsi dire en prison, & entourées d'un air capable de les gâter, n'en peuvent avoir qu'une petite quantité.

Pour les planter, & cultiver, il n'y a point d'autre mystere à faire que pour planter d'autres Arbres fruitiers: tout l'embaras qui est à essuyer pour cela, ce sont les couvertures d'Hyver, lesquelles, outre qu'elles doivent être si bien-faites, & si épaisses, que le froid ne les puisse pas pénétrer, sont encore susceptibles de tres-grands agrémens par dehors, quand des gens habiles, propres, & éclairés en prennent soin; ce qu'on voit, & qu'on admire tous les ans dans les Jardins de Trianon peut servir de régle, & d'instruction à ceux qui seront en état de le pouvoir imiter.

*Fin du Traité des Orangers.*

T A-